

VÉRACITÉ
DES
ÉVANGILES,

PAR N. ROUSSEL,
copié
PASTEUR DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE
DE SAINT-ÉTIENNE.

SAINT-ÉTIENNE :
DE L'IMPRIMERIE DE R. PICHON,
PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE, n° 36
1833.

A Monsieur

J. E. CELLÉRIER,

Professeur de critique sacrée et d'antiquités sacrées, dans la faculté de théologie de l'académie de Genève ;

Hommage d'un élève pénétré de reconnaissance envers un bien-aimé professeur, dont les leçons ont inspiré la première pensée de cet ouvrage.

N. ROUSSEL, PASTEUR.



VÉRACITÉ

DES

ÉVANGILES,

INTRODUCTION.

Si l'on prouvait que tous les faits rapportés dans les quatre Evangiles ont réellement eu lieu, la divinité du christianisme serait invinciblement établie, même pour les esprits les plus prévenus contre elle. En effet, ces Evangiles renferment le récit de nombreux miracles, dont un seul suffirait pour établir la divine mission de Jésus-Christ. Mais cette preuve est susceptible de plusieurs degrés de probabilité. On pourrait établir la réalité de tous ces faits, ou bien celle de la presque totalité de ces

faits, ou bien enfin celle de quelques-uns ; plus le nombre de faits reconnus vrais sera considérable , plus la preuve sera forte , plus on approchera de l'évidence. Je dis plus. On pourrait arriver à cette évidence avant d'avoir établi la réalité de toute l'histoire évangélique ; c'est ce qui résulte du raisonnement suivant : Si Jésus n'est pas l'envoyé de Dieu , l'Évangile est une imposture ; si l'Évangile est une imposture , tous les faits *miraculeux* qui y sont consignés sont autant de mensonges, ou d'illusions. Mais remarquez que si toute la partie *miraculeuse* de cet ouvrage est mensonge, il est impossible que tous les faits *naturels* soient vérité. Comment mêler à une histoire réelle tant de faits miraculeux, intercalés à chaque page, sans altérer les faits naturels ? Toutes les fois qu'on voudra raconter un miracle , il faudra fixer le lieu où il s'est opéré , à quelle époque, en présence de quels personnages et mille autres circonstances. Si le miracle n'est qu'une invention, toutes les circonstances *attendant* au miracle seront aussi plus ou moins des

inventions ; en sorte que la fausseté des miracles entraîne nécessairement la fausseté de beaucoup de faits naturels. D'où il résulte que la proposition inverse est également vraie, c'est que si tous les faits naturels *attendants* aux miracles sont vrais, les miracles le sont aussi. Donc, en prouvant la vérité de tous ces faits naturels, on aurait atteint l'évidence ; et plus on approchera de la totalité de ces faits naturels, plus on approchera aussi de l'évidence. Pour éclaircir notre pensée, donnons un exemple où les faits naturels sont tellement liés aux faits miraculeux, que la vérité des premiers entraîne celle des seconds. S'il n'est pas vrai que Jésus-Christ soit ressuscité, toutes ses entrevues, après sa mort, sont autant de faussetés ; mais si, par les caractères de vérité empreints dans le récit, l'on prouvait qu'une de ces entrevues a réellement eu lieu, n'aurait-on pas par-là prouvé indirectement la résurrection de Jésus-Christ ? Mais, dira-t-on, il faudrait avant tout avoir prouvé sa mort : l'objection est fondée. Mais si maintenant nous établissons que le

récit des circonstances qui environnent la mort de J.-C. a tous les caractères de vérité désirables , la preuve ne sera-t-elle pas complète ? et c'est en effet ce qui arrive. Notre n° 8 tend à prouver la vérité d'une des apparitions de J.-C. après sa mort, et les n°s 12, 15, 16, 21, 143 qui établissent la véracité du récit du jugement de Jésus , du reniement de saint Pierre , des circonstances de la crucifixion prouvent la réalité de sa mort.

Le premier but de cet ouvrage est donc d'établir la réalité des faits rapportés dans les Evangiles. Le moyen d'arriver à ce résultat sera de montrer l'accord parfait qu'il y a entre les quatre écrivains. On pourrait objecter que les quatre écrivains se sont copiés , ou bien qu'il n'y a eu qu'un seul auteur des quatre récits , qui a eu soin d'éviter les contradictions ; mais pour ne donner lieu à aucune objection de ce genre , on a évité dans cet ouvrage de présenter comme preuve aucun de ces rapports faciles à ménager par l'écrivain. On en a repoussé une foule qui auraient pu être

attribués à la connaissance que les quatre Evangélistes ont pu avoir mutuellement de leurs écrits ; on a cherché à découvrir des coïncidences telles qu'il soit impossible qu'elles aient été préparées , ni par divers auteurs qui se seraient copiés , ni par un seul qui aurait écrit le tout. Aussi long-temps qu'un écrivain ne rapporte que les faits saillants de l'histoire qu'il invente ; aussi long-temps qu'il reste dans le vague , ne précisant ni le lieu , ni l'époque , ni les circonstances accessoires , sans doute il lui est facile de ne pas se contredire , et , à d'autres écrivains , il est facile de le copier. Mais dès que cet auteur entre dans le récit de détails petits , insignifiants , multipliés , quand il fixe le lieu , l'époque , le jour , l'heure , quand il nomme les témoins , cite leurs paroles , fixe leur position , retrace jusqu'à leurs mouvements ; lorsque l'historien suit ainsi son héros pas à pas , parole après parole , pense-t-on qu'il lui soit bien facile , quinze , ou vingt chapitres plus loin , de ne rien dire qui puisse contredire un seul mot , un seul geste de tout ce qui précède ? Pense-

t-on qu'à l'écrivain qui l'aurait imité il serait bien aisé de s'accorder avec le premier usque dans les plus petites circonstances ? Non certes, je ne le crois pas. Il y a plus. Ne sera-t-il pas évident que ces rapports n'ont pas été ménagés, lorsque les faits dont ils résultent seront différents ; lorsqu'il faudra emprunter une circonstance à chaque écrit, les réunir des deux extrémités de l'Évangile, pour construire le fait cité ailleurs dans son entier ; lorsqu'il y aura contradiction apparente, et que de cette contradiction mieux étudiée et rapprochée d'un autre passage, résultera un accord parfait ? Et voilà précisément ce qui arrive dans nos quatre Évangiles. C'est à mettre en lumière ces rapports inaperçus, impossibles à ménager, et qui prouvent la réalité et la vérité de l'histoire, qu'est consacré ce travail.

Pour sentir tout le prix de ces rapprochements, il faut les avoir découverts soi-même. Cela n'étant pas possible pour le lecteur à qui nous présentons le travail tout fait, il faudra au moins qu'il nous lise avec

attention , lentement , pesant bien toutes les circonstances , allant chercher les citations dans les Evangiles , lisant souvent le chapitre entier pour mieux se transporter au milieu des événements décrits par l'auteur sacré. Ce n'est qu'une lecture semblable , une lecture attentive , patiente , qui peut rendre ce livre vraiment utile. Mais celui qui y chercherait un intérêt soutenu de la première à la dernière page ; celui qui voudrait en juger par un coup-d'œil rapide , ferait mieux de ne pas l'ouvrir ; il perdrait son temps , et l'ouvrage serait pour lui sans aucun intérêt. Je dois prévenir contre un autre écueil , celui de juger de tout un livre par quelques pages. Cette manière de juger serait , dans un tel travail , plus fâcheuse que dans tout autre. En effet , il ne s'agit pas ici du talent de l'auteur qui se reconnaît aussi petit que l'on voudra , et sans doute pas encore aussi petit qu'il est , mais il s'agit de faits plus ou moins probants en faveur du christianisme : l'un peut être insignifiant aux yeux du lecteur , et le suivant lui paraître d'une

très-haute importance. Qu'on se rappelle donc bien que toutes ces preuves sont indépendantes les unes des autres. On ne peut pas dire ici qu'une preuve faible affaiblisse la forte, mais on peut dire que la forte fortifie la faible. Un homme, adonné au mensonge, me rapporte qu'il a vu tel événement, tel jour, à telle heure, dans tel lieu; son témoignage n'est pas pour moi d'un grand poids; mais survient une autre personne digne par sa véracité habituelle de toute ma confiance : elle me raconte le même événement avec les mêmes détails. Je ne dirai pas que le récit de l'homme menteur infirme celui de l'homme véridique; mais je dirai que celui de l'homme véridique vient à l'appui de celui de l'homme menteur.

Le lecteur, sur qui ce genre de preuve fera peu d'impression, devra bien se garder d'en conclure que la vérité du christianisme ne repose pas sur des bases solides. Loin de là, ce travail n'est qu'un grain de sable jeté dans la balance déjà comble de preuves, fortes, nombreuses,

variées en faveur de l'Évangile. C'est un sillon de plus tracé dans le champ des preuves intrinsèques du christianisme ; peut-être quelques grains pourront-ils y germer, mais ce sillon restât-il stérile, ceux déjà tracés dans tous les sens pourraient produire abondamment pour qui veut y aller moissonner. Je n'ai pas même épuisé la preuve que j'ai présentée ; tant s'en faut. On avait beaucoup fait avant moi, et l'on pourra faire encore beaucoup après. J'ai évité avec le plus grand soin de rapporter aucun des rapprochements que je pourrais avoir puisés dans mes lectures : je n'ai présenté que ce qui est réellement mien, ou du moins ce que j'ai cru tel. On comprend dès-lors que chacun pourrait faire un travail semblable ; il en résulterait une masse de preuves beaucoup plus grande. Si dix, vingt, cent personnes voulaient y travailler indépendamment les unes des autres, je suis convaincu que chacune d'elles y trouverait quelque chose qui aurait été inaperçu par toutes les autres.

Enfin, je termine cette introduction en

mettant en garde le lecteur contre un danger que je n'ai pas toujours su éviter moi-même. Ce n'est pas la lecture d'un livre tel que celui-ci qui peut donner *la foi* ; tout au plus peut-il fortifier *les croyances*. Des preuves réellement efficaces pour faire naître la foi, il faut les aller puiser dans la lecture *de la pure parole de Dieu*, dans la prière et dans l'examen de son propre cœur. Je le dis donc avec franchise : ce livre ne persuadera pas l'incrédule, parce que l'incrédule *ne veut pas* être persuadé, et, qu'à un ouvrage de ce genre, il est toujours possible d'opposer des objections. Mais ce même livre, infructueux pour un esprit prévenu contre le christianisme, peut être utile au chrétien qui possède déjà un peu de foi ; cette foi ne fût-elle que comme le grain de sénevé, parce qu'il le lira avec simplicité, avec sincérité, et non avec un esprit de dispute. Ainsi donc, incroyables ou croyants, scrutez votre cœur, priez votre Dieu, lisez sa Parole, et alors vous croirez ; et, *à celui qui croit, Dieu donne la vie éternelle.*

1. LA PIERRE DU SÉPULCRE.

LE Sépulcre de Jésus avait été fermé par une grande pierre *scellée*, et il était gardé par des soldats. (Voyez Mathieu, ch. XXVII, versets 60 et 66.).

Le dimanche matin, Marie-Madelaine et Marie, mère de Joses, viennent au Sépulcre pour embaumer le corps de Jésus, et se disent en chemin : *Qui nous roulera la pierre qui ferme l'entrée du Sépulcre* (Marc, XVI. 3.)? N'est-il pas étonnant que ces femmes s'inquiètent de qui pourra leur rouler la pierre qui ferme l'entrée du Sépulcre, et ne se mettent pas en peine de deux autres circonstances bien autrement embarrassantes : premièrement que la pierre était *scellée dans le roc*, secondement que *des gardes entouraient le Sépulcre* (1). En effet, voilà une absur-

(1) On ne peut pas dire que ces femmes ne s'inquiétaient pas de la présence des gardes parcequ'elles

dité, dirait-on sans doute après une lecture superficielle. Eh bien ! cette apparente absurdité est au contraire réellement une preuve de plus de la véracité de tout le récit. Voici comment : Oui, ces femmes devaient être embarrassées pour la pierre à rouler ; car elles l'avaient vu placer et elles savaient qu'elle était grande. Math. xxvii, 60 et 61 : et (Joseph) ayant roulé une grande pierre à l'entrée du Sépulcre, il s'en alla ; et Marie-Madeleine et l'autre Marie étaient là assises vis-à-vis du Sépulcre. Mais non, elles ne devaient pas s'inquiéter du scellé et des gardes, car elles devaient ignorer ces deux circonstances qui ne se réalisèrent que le lendemain, quand ces femmes se furent retirées, et que les principaux sacrificateurs, se rappelant la prédiction de

comptaient sur leur complaisance pour leur permettre d'accomplir l'embaumement, car alors elles ne se seraient pas demandé qui nous roulera la pierre, ayant des soldats romains à leur service.

Jésus, s'avisèrent de sceller la pierre et de placer des gardes (Mathieu XXVII, 62 66.). *Le jour suivant, qui était le lendemain de la préparation du sabbat, les principaux sacrificateurs et les pharisiens allèrent ensemble vers Pilate, et lui dirent : Seigneur, nous nous souvenons que quand ce séducteur vivait, il disait : Je ressusciterai dans trois jours. Commande donc que le Sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisième jour, etc... Pilate leur dit: Vous avez la garde; allez, et faites-le garder comme vous l'entendez. Ils s'en allèrent donc et ils s'assurèrent du Sépulcre, en scellant la pierre et y mettant des gardes.* Sans doute il n'y a rien de remarquable dans l'harmonie que nous découvrons entre les paroles de ces femmes, et les circonstances au milieu desquelles elles se trouvent, dès qu'on suppose que tout ceci est une histoire réelle; mais qu'on se rappelle que c'est justement la réalité de cette histoire qu'il s'agit d'établir ici.

2. L'OREILLE COUPÉE.

JÉSUS, arrivé à Gethsémané, ordonne à ses disciples de s'asseoir (Mathieu xxvi, 36.), et s'éloigne d'eux, accompagné de Pierre et des deux fils de Zébédée. Quand il est éloigné de ses disciples de la distance *d'un jet de pierre* (Luc, xxii, 41.), il laisse encore là Pierre et les deux fils de Zébédée, fait quelques pas, et prie (Mathieu xxvi, 37 39.); puis, verset 40, il est dit qu'*il revint vers ses disciples*. Remarquez que ce n'est pas vers les disciples qu'il a laissés en premier lieu, que Jésus revient, et qui étaient au nombre de huit (Judas étant absent); mais vers les trois qu'il a amenés près de lui, c'est-à-dire, vers Pierre et les deux fils de Zébédée; car ce même verset 40 qui annonce le retour de Jésus vers ses disciples, se termine ainsi : *et il (Jésus) dit à PIERRE : Est-il possible que vous*

n'ayez pas pu veiller une heure avec moi. Une seconde, une troisième fois Jésus retourne prier, et revient vers ses disciples (Math. xxvi, 42, 46.) : Il s'en alla pour la seconde fois et pria, disant, etc.... ; et revenant à eux il les trouva encore endormis, etc.... Il s'en alla encore et pria pour la troisième fois, disant les mêmes paroles. Alors il vint vers ses disciples et leur dit : Vous dormez encore ? Remarquez encore que c'est toujours vers les trois mêmes disciples que Jésus revient, car, à chaque retour, il fait allusion au même fait, qu'ils s'étaient endormis en son absence: verset 40, *Il les trouva dormant*; verset 43, *il les trouva encore dormant*; verset 45, *Vous dormez encore ?* Donc finalement, à son dernier retour (V. 45 et 46.), Jésus se trouve auprès de trois de ses disciples et éloigné des huit autres. *Et aussitôt comme il parlait encore, dit le verset 47, voici Judas, l'un des douze, qui vint et avec lui une grande troupe de gens armés d'épées et de bâtons, de*

la part des principaux sacrificateurs et des sénateurs du peuple. Et celui qui le trahissait leur avait donné ce signal : Celui que je baisera , c'est lui , saisissez-le. Et aussitôt , s'approchant de Jésus , il lui dit : Maître , je te salue ; et il le baisa. Et Jésus lui dit : Mon ami , pour quel sujet es-tu ici ? Alors ils s'approchèrent et jetèrent les mains sur Jésus et le saisirent. En même temps , un de ceux qui étaient avec Jésus , portant la main à l'épée , la tira et en frappa un serviteur du souverain sacrificateur , et lui emporta une oreille. Maintenant , quel est celui des apôtres qui coupa l'oreille ? D'après tout ce que nous venons de faire remarquer , ce ne peut être que Pierre , ou un des deux fils de Zébédée , auprès desquels se trouvait Jésus , et non un des huit autres , qui sont éloignés de la scène , de la distance d'un jet de pierre. En effet , ouvrons l'Évangile selon saint Jean , ch. xviii , verset 10 , nous y lisons : Alors SIMON PIERRE ayant une épée , la tira et frappa un serviteur du souverain sacrificateur , et lui coupa l'oreille.

3. PIERRE

HABITANT DE GALILÉE.

MATHIEU, chap. VIII, v. 14, nous dit : *Jésus étant allé dans la maison de Pierre ; et neuf versets plus haut , il dit : Jésus étant entré à Capernaüm. On peut conclure de là que Pierre , avant d'avoir quitté ses occupations pour suivre Jésus , habitait Capernaüm , puisque maintenant il y retrouve sa maison et sa famille. En effet , c'est ce qu'on peut aussi conclure de Mathieu , IV, 18 : Et comme Jésus marchait le long de la mer de Galilée , il vit deux frères , savoir : Simon qui fut appelé Pierre et André , son frère , qui jetaient leurs filets dans la mer , car ils étaient pêcheurs , et il leur dit : Venez après moi , je vous ferai pêcheurs d'hommes. Or , comme Capernaüm était sur les bords du lac de Galilée , on*

comprend très-bien que Pierre ait sa maison dans cette ville et exerce la profession de pêcheur sur les bords de ce lac.

4. LES DEUX ÉPÉES.

JEAN (ch. XVIII, v. 10.) : *Or, Simon Pierre, ayant une épée, la tira et en frappa un serviteur du souverain sacrificateur. N'est-il pas étonnant qu'une épée se trouve ici entre les mains d'un des apôtres ? Cette objection se change en indice de véracité, lorsqu'on lit Luc XXII 24. Dans ce passage où est décrite la scène du souper, qui précéda immédiatement celle du jardin de Gethsémané, Jésus exhorte ses disciples à se préparer à des persécutions, et leur dit : *Que celui qui n'a point d'épée vende sa robe et achète une épée.* Les apôtres lui répondirent : *Seigneur, voici deux épées.* Dès-lors,*

on comprend très-bien comment, quelques heures après, une épée se trouve entre les mains de Pierre.



5. LE VINAIGRE.

VOICI un rapprochement du même genre. Jean XIX, 28 et 29. : *Après cela, Jésus sachant que toutes choses étaient accomplies, dit, afin que toute l'Écriture fût accomplie : J'ai soif, et il y avait là un vase plein de vinaigre ; ils remplirent donc de vinaigre une éponge et la mirent au bout d'une branche d'hysope, et la lui présentèrent à la bouche.* On pourrait se demander comment un vase de vinaigre se trouve dans un tel lieu, sur une montagne, loin de toute habitation ? encore ici l'objection se change en preuve, car (Mathieu XXVII, 33.) il est dit : *Et arrivés dans le lieu appelé Golgota, c'est-à-dire, le lieu du Test, ils lui présentèrent à boire du vinaigre mêlé avec*

du fiel. On voit donc que les soldats avaient apporté, à Golgota, du vinaigre et du fiel, boisson qu'on donnait ordinairement aux criminels condamnés au supplice de la croix, sans doute pour diminuer le sentiment de leur souffrance ; dès-lors, il est tout naturel que, trois heures plus tard, lorsque Jésus dit : J'ai soif, un vase de vinaigre se soit trouvé-là.

6. ENTRÉE

TRIOMPHALE DE JÉSUS.

QUAND eut lieu l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem? aucun des évangélistes ne le dit explicitement. Examinons donc de près leurs divers récits, et voyons s'il ne serait pas possible de fixer cette époque, et s'ils sont d'accord entr'eux. Jean (XII , 1.) dit : *Jésus donc, six jours avant Pâque, vint à Béthanie.* Jus-

qu'au v. 11, il raconte ce qui se passa dans un souper donné à Jésus, et au v. 12 il dit: *Le LENDEMAIN une grande quantité de peuple, qui était venu à la fête, ayant ouï dire que Jésus venait à Jérusalem, prirent des rameaux de palmes et sortirent au-devant de lui, et ils criaient: Hosanna! béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur!* et il continue le récit de l'entrée de Jésus à Jérusalem. Donc, d'après Jean, en rapprochant les versets 1 et 12 du chap. XII, l'entrée triomphale eut lieu le lendemain du sixième jour avant Pâque, en d'autres termes, cinq jours avant Pâque. Maintenant ouvrons Marc. Il ne fixe pas le jour, et ce n'est que par le rapprochement de six passages différents qu'on parvient à le découvrir; et, après cet examen, il se trouve qu'il est en parfait accord avec Jean. Qu'on lise ce qui suit, et qu'on nous dise si ce rapport a pu être prémédité, ou copié. Jean place l'entrée triomphale cinq jours avant Pâque, et comme Marc raconte cette même entrée (XI, 7.), son

récit, pour être d'accord avec Jean, doit nous placer cinq jours avant Pâque. Voyons si cette supposition se réalisera. Verset 12 il dit : *LE LENDEMAIN en revenant de Béthanie, etc.* Nous devons donc être au quatrième jour avant Pâque. Aux versets 19 et 20 il est dit : *Le SOIR étant venu, il sortit de la ville, et LE MATIN comme ils passaient, etc.* Nous voici au troisième jour avant Pâque ; de là à la fin du chap. XII, c'est le récit non interrompu de ce que fit Jésus dans cette journée ; et le chap. XIII commence ainsi : *Et, comme il se retirait du temple, un de ses disciples lui dit : Maître, regarde quelles pierres et quels bâtiments : et Jésus, répondant, lui dit : Vois-tu ces grands bâtiments ? il n'y sera point laissé pierre sur pierre qui ne soit démolie ; et comme il se fut assis AU MONT DES OLIVIERS, etc.* De ce passage nous pouvons conclure que nous sommes au soir ; car Luc (XXI, 37.) nous apprend que Jésus enseignait le jour dans le temple et qu'il se retirait, et demeu-

rait LA NUIT dans la montagne qui est appelée des Oliviers. Ainsi, le récit qui commence quand Jésus est assis au mont des Oliviers, et qui finit avec le ch. XIII, a donc lieu le soir du troisième jour avant Pâque. Maintenant pour qu'il y ait accord entre Luc et Jean, le ch. XIV devra commencer par le récit de ce qui se passe le lendemain, deux jours avant Pâque. En effet, c'est exactement ce qui est (Marc, XIV, 1.) : Or, la fête de Pâque et des pains sans levain était DEUX jours après.

7. LE SYCOMORE.

LUC (XVII, 6.) dit : Le Seigneur leur dit : *Si votre foi égalait seulement un grain de senevé, vous diriez à CE sycomore, déracine-toi et va te planter dans la mer, et il vous obéirait.* Le pronom

démonstratif ce semble indiquer que Jésus avait cet arbre sous les yeux ; il n'était donc ni dans le temple, ni dans une maison : il devait être en plein champ. En effet, en remontant au chap. XIV, ver. 25, il est dit : *Une grande troupe de peuple marchait avec Jésus.*

8. PREMIÈRE

APPARITION DE JÉSUS APRÈS SA RÉSUR- RECTION.

JEAN (XX, 19.) : *Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où tous les disciples étaient assemblés étant fermées, parce qu'ils craignaient les juifs, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. D'après ce verset, la première apparition de Jésus aux*

disciples est accompagnée des cinq circonstances suivantes :

1° Elle a lieu le premier jour de la semaine ;

2° Sur le soir ;

3° Devant tous les disciples réunis (1) ;

4° Quand ils étaient dans une maison, car il est parlé de portes fermées ;

5° Jésus dit : La paix soit avec vous.

Voilà cinq circonstances réunies en un seul verset et appartenant toutes au même événement. Eh bien ! en rapprochant divers passages de Luc, et après avoir tiré diverses inductions rigoureuses, on retrouve ces cinq circonstances rattachées au même

(1) Remarquez que le mot *disciples* ne désigne pas seulement les onze qui sont nommés plus particulièrement *apôtres*, mais l'ensemble de ceux qui croyaient en J.-C. Cette réflexion est confirmée par Luc VI, 13 : Il appela ses DISCIPLES et en choisit douze auxquels il donna le nom D'APÔTRES. On peut donc croire qu'ici l'expression, *les disciples étaient réunis*, désigne la réunion des apôtres et des autres disciples.

événement, la première apparition de Jésus aux apôtres. En voici la preuve.

Luc (XXIV, 60.) : *Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus apparut au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous.* Voici donc l'apparition dont il est question. Voyons maintenant si nous ne pourrions pas, dans ce chapitre de Luc, retrouver éparées nos cinq circonstances.

Verset 1^{er} il est dit : *Le premier jour de la semaine, etc.* Lisez jusqu'au v. 13. Ici la scène change, mais non pas le jour ; car il est dit : *Ce jour-là.* V. 33 la scène change encore, mais nous sommes toujours dans la même journée ; car il est dit : *Se levant A L'INSTANT.* Ainsi au v. 36, c'est-à-dire à l'époque de l'apparition de Jésus, Luc nous place au premier jour de la semaine ; donc :

1^o *Elle eut lieu le premier jour de la semaine.* C'était notre première circonstance, d'après Jean.

Etudions toujours ce chapitre XXIV de Luc. Du 1^{er} verset au 36^{me} que se passe-t-il ? 1 à 11, les femmes vont au Sépul-

cre et reviennent ; 12, Pierre va au Sépulcre et revient ; 13 à 30, deux disciples vont à Emmaüs, bourg éloigné de Jérusalem de 60 stades (remarquez bien qu'ils ne partirent qu'après le retour des femmes et de Pierre du Sépulcre ; car, dans leur entretien avec Jésus pendant leur route, ils font allusion à ce que les femmes et Pierre y ont vu ; ils disent à Jésus : *Il est vrai que quelques femmes, de celles qui étaient avec nous, nous ont fort étonnés ; car ayant été dès le matin à son Sépulcre, et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges même leur sont apparus, qui les ont assurées qu'il était vivant, et quelques-uns des nôtres ayant été aussi au Sépulcre, etc.*) ; 30, les deux disciples prennent un repas ; 31 à 35, ils reviennent à Jérusalem. Donc, depuis le matin du premier jour, v. 1^{er}, jusqu'au v. 35, placé dans la même journée, nous trouvons deux voyages au Sépulcre et leurs retours ; 120 stades parcourues et un repas pris ; n'en voilà-t-il pas assez pour rem-

plir une journée, surtout si on y ajoute les intervalles nécessaires entre chacune de ces actions? Ainsi, nous sommes au v. 36 de Luc, placés au soir. Donc,

2° *L'apparition eut lieu sur le soir.* C'était notre seconde circonstance, d'après Jean.

Au verset 33, toujours du même chapitre, il est dit en parlant des deux disciples qui reviennent d'Emmaüs: *Ils retournèrent à Jérusalem, et ils trouvèrent que les onze, et, ceux qui demeuraient avec eux, étaient assemblés.* Remarquez ces mots: *Les onze et ceux qui étaient avec eux*; ainsi étaient réunis, non seulement les apôtres, mais les disciples; donc l'apparition eut lieu.

3° *Devant tous les disciples réunis.* C'était notre troisième circonstance, d'après Jean.

Continuons. V. 42: on offre à Jésus du miel et du poisson rôti; donc:

4° *Ils étaient dans une maison.* C'était notre quatrième circonstance, d'après Jean.

Enfin, v. 36, Jésus, en entrant, pro-

nonce ces mots : *La paix soit avec vous.*
 Donc, enfin, d'après Luc,

5° *Jésus dit : La paix soit avec vous.*
 C'était notre cinquième circonstance, d'après Jean.

Qu'on explique maintenant par d'autres suppositions que celle de la réalité du fait, l'accord parfait de ces deux récits !

9. DANS LA MAISON.

Marc (x, 10.) : *Quand ils furent dans la maison, ses disciples l'interrogèrent.* Ces mots, *dans la maison*, décèlent un témoin oculaire, ou du moins sont un indice de vérité dans le récit; car ils ne se rattachent à rien de ce qui précède, ni à rien de ce qui suit. On peut faire une remarque semblable sur Marc (xiv, 5.), où, au milieu de l'arrestation de Jésus et de la fuite de ses apôtres, l'Évangéliste interrompt son

récit pour dire : *Or, il y avait là un jeune homme qui le suivait couvert seulement d'un linceul, et quelques gens l'ayant pris, il leur laissa son linceul et s'enfuit tout nu.* Et nulle autre part il n'est parlé de ce jeune homme ; sa présence, son action ne se lient à rien dans le chapitre. Or, un imposteur n'écrit pas sans motif ; pourquoi aurait-il parlé d'un fait aussi insignifiant ? Tandis qu'en supposant un historien qui raconte, il suffit que le fait ait eu lieu pour qu'il puisse le rapporter, sans s'inquiéter s'il est nécessaire ou non à l'ensemble de l'écrit ?

Je fais la même remarque sur nombre de passages où une interrogation est jetée sans réponse au milieu d'un discours tenu par un autre personnage : en voici quelques exemples.

Jean (XVIII, 38.) : *Pilate dit à Jésus : Qu'est-ce que la vérité ? et ayant dit cela, il sortit.....* Faire une question et ne pas attendre de réponse, c'est ce qui nous arrive tous les jours, c'est dans la nature ; mais qu'un faussaire ait songé à

faire faire cette question pour ne pas y répondre, voilà ce qu'on ne comprendrait pas.

De même, Luc (XII, 41.) : *Alors Pierre lui dit : Seigneur, est-ce seulement à nous que tu adresses cette parabole, ou si c'est à tout le monde.* Et Jésus sans lui répondre, continue son discours.

De même, Jean (XIV, 22.) : *Judas, non pas l'Iscaïot, lui dit : Seigneur, pourquoi te feras-tu connaître à nous et non pas au monde ?* Jésus répond, non pas à sa question, mais en continuant l'instruction qu'il avait commencée plus haut.

Enfin, Marc (IX, 16 et 17.) : *Et il (Jésus) interrogea les scribes, disant : De quoi disputiez-vous avec eux ? Et quelqu'un de la troupe, prenant la parole dit : Maître, je t'ai amené mon fils qui a un esprit muet, etc.* Ce ne fut certainement pas là la réponse des scribes ; mais l'historien ne rapporte pas leur réponse, parcequ'ils n'en firent pas ; et il rapporte l'interruption de la conversation par les paroles de ce père, parceque ces

paroles furent prononcées ; en un mot , c'est de l'histoire, ce n'est pas du roman. On n'invente pas comme cela, a dit J.-J. Rousseau.

10. LA PLACE DE JUDAS.

Voici un des rapports les plus fugitifs qu'il soit possible de saisir. D'après le récit de trois évangélistes , on peut conclure que la place que Judas occupait à la table de la cène , était rapprochée de celle de Jésus ; mais ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'on arrive , dans chaque évangéliste, à la même conclusion par trois voies différentes.

1° Mathieu (xxiv , 25.) : *Et Judas qui le trahissait, répondit : Maître, est-ce moi ?* Jésus lui dit : *Tu l'as dit. Ouvrez maintenant Jean (xiii , 27 et 28.),*

vous verrez que Jésus faisant allusion à la trahison de Judas , lui dit , au moment où Judas se retire : *Fais au plutôt ce que tu as à faire ;* et l'Évangéliste ajoute : *Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il disait cela.* On peut conclure de ces dernières paroles, qu'encore au moment où Judas se retira, les apôtres ne savaient pas que c'était lui qui trahirait Jésus; donc la réponse de Jésus à Judas : *Tu l'as dit*, n'avait pas été entendue de toute la table ; j'en conclus que la place de Judas était rapprochée de celle de Jésus.

2^e Mathieu (XIV, 20.) : Jésus désigne ainsi Judas : *C'est l'un de vous douze qui met la main au plat avec moi.* Qu'on se rappelle que les anciens étaient placés autour de la table, couchés sur des lits, et l'on comprendra que les convives devaient être assez distants pour que deux personnes, si elles n'étaient voisines, ne pussent pas mettre la main ensemble dans le même plat. Je conclus de là que la place de Judas était rapprochée de celle de Jésus.

3^o Jean (XIII, 25.) : Un disciple demande à Jésus quel est celui qui le trahira. Jésus lui répond : *C'est celui à qui je donnerai ce morceau trempé.* D'après la réflexion précédente sur l'éloignement des convives, cette circonstance que Jésus donne un morceau à l'un d'eux, exige que celui-ci soit rapproché de lui. Donc, encore, je conclus de là que *la place de Judas était rapprochée de celle de Jésus.*

II. ADRESSE

DES ACCUSATEURS DE JÉSUS.

Remarquez l'adresse des juifs qui veulent faire mettre Jésus à mort. Quel est le vrai motif pour lequel ils le condamnent ? C'est que Jésus se donne pour le Christ, le Fils de Dieu. Le grand prêtre le dit lui-même en présence des juges réunis. Ma-

thieu (xxvi, 63 et 66.) : *Alors le souverain sacrificateur prenant la parole, lui dit (à Jésus) : Je t'adjure par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. Jésus lui répondit : Tu l'as dit, et même je vous dis que vous verrez ci-après le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel. Alors le souverain sacrificateur déchira ses habits, disant : Il a blasphémé ; qu'avons-nous plus besoin de témoins ? Vous venez d'entendre son blasphème, que vous en semble ? Ils répondirent : Il a mérité la mort. Dès-lors ils se consultent comment ils pourront le faire mourir (Mathieu xxvii, 1.) ; et comme ils ne peuvent le faire sans le consentement du gouverneur romain, ils amènent Jésus devant lui ; mais sachant bien que Pilate ne condamnera pas un homme à mort pour s'être dit le Christ, le Fils de Dieu, car c'est-là une question juive et religieuse, dans laquelle un gouverneur romain et civil n'a rien à démêler, ils*

changent l'accusation et disent que Jésus prétend au titre de *Roi des juifs* ; et c'est la première question que Pilate fait à Jésus (Math. XXVII, 11.) : *Le gouverneur l'interrogea disant : Es-tu le Roi des juifs ?* Une telle accusation ne pouvait manquer de produire son effet auprès de Pilate ; car elle présentait Jésus comme un rebelle à l'autorité de l'empereur romain dont Pilate était le représentant ; et ce qui prouve bien que cet effet était prévu et désiré par les accusateurs de Jésus , c'est que quand Pilate veut le relâcher ils lui crient : *Si tu le délivres , tu n'es point ami de César , car quiconque se fait roi , est ennemi de César* (Jean XIX, 12.). Et enfin , ce qui prouve que les accusateurs de Jésus avaient eu la précaution de ne pas parler d'abord à Pilate de la prétention que Jésus avait d'être le Fils de Dieu , vrai motif de leur haine , c'est que lorsque Pilate en est informé plus tard (Jean XIX, 7.) , il craint davantage et rentre dans le prétoire pour interroger Jésus de nouveau (Jean XIX, 8 et 9.). — Maintenant que le lecteur ob- *

férents, celui de Mathieu et celui de Jean ; dès-lors cette adroite précaution des juifs porte un cachet de vérité qui ne peut résulter que de la réalité des faits.

12. JÉSUS QUI SERT.

LUC (XXII, 27.) : Jésus dit à ses disciples, tandis qu'il est à table avec eux : *Je suis au milieu de vous, comme celui qui sert.* Cependant, en lisant tout ce qui précède, on ne voit pas que Jésus ait fait, dans ce repas, aucun acte de servitude ; mais en se rappelant le récit de Jean où Jésus, dans ce même repas, lave les pieds

★ serve bien que ce n'est pas l'évangéliste lui-même qui fait remarquer cette adresse des accusateurs, pour obtenir le consentement de Pilate à la mort de Jésus ; elle résulte d'une lecture attentive de son écrit

et de la comparaison de deux récits différents à ses disciples, les paroles rapportées par Luc s'expliquent et reçoivent une confirmation de leur véracité.

13. PREMIER

RENIEMENT DE PIERRE.

Le premier reniement de Pierre est raconté par les quatre évangélistes, accompagné de circonstances différentes, et ces différences, loin d'affoiblir la véracité de leurs récits, ne font que la rendre encore plus évidente. Voici comment. Jean ne cite qu'une circonstance, c'est que ce reniement a lieu à l'occasion de l'interrogation *d'une servante* (Jean XVIII, 17.). Mathieu en cite une de plus : ce reniement a lieu *dans la cour* (Math. XXVI, 69.). Enfin, Marc ajoute que ce fut tandis que Pierre

se chauffait (Marc XIV, 54.). Maintenant ouvrons Luc. Au chapitre XXII, versets 55 et 56, nous trouverons qu'il y est fait mention des trois circonstances éparées dans les trois autres évangélistes : *Et ayant allumé du feu au milieu de LA COUR et s'étant assis ensemble, Pierre s'assit aussi parmi eux ; et UNE SERVANTE le voyant assis PRÈS DU FEU, etc.* Ce qui montre encore mieux la réalité de tous ces faits et éloigne toute idée qu'ils pourraient avoir été copiés d'un évangéliste par un autre, c'est que les mêmes circonstances sont rapportées en termes différents, présentées sous des formes diverses. Ainsi, Marc dit que Pierre *se chauffait*, et Luc dit que *la servante le vit assis près du feu*. Mathieu rapporte que Pierre *était assis dans la cour*, et Luc rapporte que *c'était dans la cour que le feu était allumé*. Maintenant je demande si un imposteur aurait songé à combiner des détails aussi minutieux, et si c'est au hasard ou à la vérité qu'on doit attribuer de tels rapports ?

14. LE PRÉTOIRE.

D'APRÈS *Mathieu XXVII*, Pilate interroge Jésus, verset 19, *Etant au siège judicial*, et verset 27, Jésus est amené au prétoire. Donc, d'après ce récit, le *siège judicial est hors du prétoire*. Maintenant, ouvrez Jean, chapitre XIX, et rapprochez les v. 9 et 13 que voici: *Il (Pilate) entra donc dans le Prétoire, et il dit à Jésus: D'où es-tu, etc. ?... Quand donc Pilate eut entendu cette parole, il mena Jésus dehors et s'assit dans son siège judicial au lieu appelé pavé (1)*. De cet évangéliste aussi vous conclurez que le *siège judicial était hors du Prétoire*. Il y a

(1) Ceux qui vérifieraient ces passages sur des versions françaises, pourraient trouver dans *Mathieu* le mot *siège judicial*, et dans *Jean* celui de *tribunal*; mais, dans le texte grec, le mot est le même; βημα.

donc ici accord parfait entre les deux récits ; et remarquez combien peu cet accord a l'apparence d'avoir été prémédité. D'abord la séparation du Prétoire, du siège judicial, n'est indiquée directement ni par l'un ni par l'autre évangéliste ; elle résulte du rapprochement de deux passages dans chacun des récits , et, en second lieu, ce rapprochement de passages est différent dans les deux évangélistes.

15. LIEU

DU PREMIER INTERROGATOIRE.

DANS Marc, (xv , 2), Pilate interroge Jésus pour *la première fois* ; mais rien n'indique le lieu où se passe cet interrogatoire. Au verset 16 , il est dit : *Alors les soldats l'emmenèrent (Jésus) dans la cour du Prétoire. Donc , ce premier*

interrogatoire eut lieu hors du Prétoire. En effet, Jean (ch. XVIII, ver. 28 et 29), en nous rapportant ce premier interrogatoire, dit : Ils menèrent Jésus de Caïphe au Prétoire; c'était le matin, et ils n'entrèrent point dans le Prétoire, etc.... Pilate donc sortit vers eux et dit, etc.

16. LIEU

DES OUTRAGES DES SOLDATS.

JEAN, XIX, 1 et 4 : *Alors Pilate fit prendre Jésus et le fit fouetter, et les soldats plièrent une couronne d'épines et la lui mirent sur la tête, et le vêtirent d'un manteau de pourpre; et ils lui disaient : Roi des juifs, nous te saluons; et ils lui donnaient des soufflets. Pilate sortit encore une fois et leur dit : Le voici, je vous l'amène DEHORS, etc.*

D'après ce passage, Jésus, quand il fut ainsi vêtu et outragé par les soldats, était donc **DEDANS**, puisque aussitôt après Pilate dit aux juifs qui attendaient à la porte du Prétoire : *Je vous l'amène* **DEHORS**. En effet, Mathieu nous le dit d'une manière positive, chap. XXVII, vers. 27 et 30 : *Et les soldats du gouverneur amenèrent Jésus* **DANS LE PRÉTOIRE**, etc. ; ils le vêtirent d'un manteau d'écarlate, puis ayant fait une couronne d'épines, etc. Ainsi un évangéliste indique indirectement un intérieur. Un autre évangéliste dit : *Dans le Prétoire*. N'y a-t-il pas là accord ? et y a-t-il là préméditation ?

Je ferai ici une réflexion qui s'applique à l'ensemble de cet ouvrage. Je veux supposer (ce que je ne crois pas toutefois), que quelques-uns des rapprochements que nous citons aient été ménagés avec adresse par l'un des évangélistes, d'après le récit d'un autre évangéliste. Ainsi, je suppose que Jean ait imité Mathieu. Mais remarquez que ces rapprochements sont si nombreux et si variés que, pour les expliquer

tous par l'imitation d'un évangéliste , par un autre évangéliste, il faudrait tantôt supposer que c'est Mathieu qui a copié Jean, tantôt Jean qui a copié Mathieu , ce qui est absurde ; car, si celui qui a écrit le second a pu imiter celui qui a écrit le premier, celui qui a écrit le premier ne peut avoir imité celui qui a écrit le second. Ainsi, une partie de ces rapprochements échappe donc de *toute nécessité* à la supposition qu'ils aient été prémédités ; or il suffit qu'il en soit ainsi pour une partie , pour que notre argumentation en faveur du christianisme, conserve toute sa force. On pourrait dire de plus que la partie qui est ainsi mise à l'abri de toute attaque, milite en faveur de celle que nous avons abandonnée à une fausse supposition.



17. PATRIE DE PIERRE.

MARC, 1, 16 : *Et comme il (Jésus) marchait le long de la mer de Galilée , il vit Simon (Pierre) et André , son frère , qui jetaient leurs filets dans la mer , car ils étaient pêcheurs . De ce passage , où nous voyons Pierre exercer sa profession de pêcheur sur le lac de Génésareth , et rencontré pour la première fois par Jésus , nous sommes conduits à croire qu'il est là dans sa patrie , ou que du moins il n'en est pas éloigné . En effet , Jean nous dit que Pierre était de Bethsaïda , ville sur les bords du même lac ; mais Jean nous dit cela d'une manière si accidentelle , qu'on ne peut soupçonner de sa part aucune préméditation d'accord avec Marc . Voici le passage (Jean , 1, 44.) : *Or , Philippe était de Bethsaïda , qui était aussi la ville d'André et de PIERRE .**

18. LA MÈRE

ET LES FRÈRES DE JÉSUS.

MARC, III, 32 : *On lui dit (à Jésus) : Voilà ta mère et tes frères, là DEHORS qui te demandent. Jésus était donc dans ce moment dans un intérieur de maison ou de synagogue. En effet, remontant plus haut, verset 20, nous voyons que l'évangéliste avait dit en passant : Puis ils vinrent dans la maison.*

19. RENCONTRE

DU JEUNE HOMME RICHE.

MATHIEU, XIX, 16 : *Et voici, quelqu'un s'approchant, lui dit (à Jésus) : Maître*

qui es bon , que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? Où cette rencontre de Jésus et de cet homme a-t-elle eu lieu, d'après le récit de Mathieu ? En remontant au commencement de ce même chapitre, on lit : *Il (Jésus) partit de Galilée et vint vers les confins de la Judée, au-delà du Jourdain.* Donc Jésus, revenant de Galilée, était : 1° sur les confins de la Judée ; 2° *au-delà du Jourdain*, double désignation qui fixe le lieu, où se trouvait Jésus avec précision, à l'endroit où le Jourdain se coupe avec la ligne qui trace les confins de la Judée (1) : or ce point est à environ trois lieues nord-est de Jéricho. Donc, d'après Mathieu : *La rencontre à*

(1) On ne peut pas dire que ces mots de Mathieu, *au-delà du Jourdain*, indiquent un lieu éloigné du Jourdain ; car, comme la Judée ne s'étend pas à l'est au-delà de ce fleuve, il ne serait plus vrai que Jésus fût *vers les confins de la Judée*. Il ne peut donc y avoir que le point même où le fleuve touche la ligne qui termine la Judée qui réponde à cette double indication ; *vers les confins de la Judée et au-delà du Jourdain.*

lieu au nord-est de Jérico et près de cette ville.

Maintenant Luc, XVIII, 18, aussi parle de cette rencontre ; voyons où il la place. D'abord il ne parle pas du lieu ; mais aussitôt après le narré de ce qui se passe entre ce jeune homme et le Sauveur , et quelques paroles de Jésus à ses apôtres , Luc dit , verset 35 : *Comme il (Jésus) approchait de Jérico.* Nous pouvons donc déjà conclure que , d'après Luc , la rencontre eut lieu près de Jérico. Cela ne suffit pas , car on pourrait objecter que Jésus pouvait approcher de Jérico en venant de divers côtés , du nord , comme du midi , et qu'ainsi malgré cet accord sur la proximité de Jérico , les deux évangélistes pourraient bien encore placer la rencontre en deux lieux différents ; mais il se trouve que quatre versets avant de dire que Jésus approchait de Jérico , Luc nous avait appris que Jésus allait à Jérusalem ; donc ces deux circonstances : qu'il se dirigeait sur Jérusalem et qu'il approchait de Jérico , ville située au nord-est de la première ,

place le point de départ de Jésus sur la ligne du nord-est de Jéricho. Donc, enfin, d'après Luc: *La rencontre eut lieu au nord-est de Jéricho et près de cette ville*; résultat identiquement le même que celui auquel nous a conduits Mathieu.

20. MARIE.

JEAN, XI, 2, dit : *Cette Marie était celle qui oignit le Seigneur d'une huile de parfum et qui essuya ses pieds avec ses cheveux.* Quelle est cette Marie? quelle est cette onction dont parle ici saint Jean? il n'en est pas dit un seul mot dans toute la partie de l'Évangile qui précède. N'y a-t-il pas dans cette manière de faire allusion à un fait dont on n'a pas parlé, comme à un fait connu, un indice de vérité? Cela ne semble-t-il pas indiquer que l'écrivain suppose ses lecteurs instruits de ce dont

il leur parle ? Si le fait de l'onction des pieds de Jésus, par Marie, n'avait pas eu lieu et n'était qu'une invention de l'évangéliste, saint Jean aurait-il commencé par y faire allusion pour ne le raconter qu'un chapitre plus loin ?

21. LAZARE.

JEAN, XI : *Ses sœurs (les sœurs de Lazare) donc envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que tu aimes est malade.* Ces paroles supposent que Jésus connaissait déjà Lazare et ses sœurs ; cependant, dans tout ce qui précède, saint Jean n'en a rien dit. On ne peut pas dire que Jean ait copié ces paroles dans l'un des trois autres évangélistes, car lui seul raconte ce fait de la résurrection de Lazare. Comment donc nous présente-t-il Jésus comme connaissant déjà cette famille de Béthanie ?

Ouvrez Luc , au chap. x, vers. 38^e et 40, et vous trouverez l'explication de cette bizarrerie et la confirmation de ce fait : *Et il arriva, comme ils s'en allaient, qu'il entra dans une bourgade, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison ; et elle avait une sœur, nommée Marie, etc.* Cette première visite de Jésus à la maison de Marthe et de Marie, visite dont Luc seul nous parle, et qui est antérieure à l'époque où nous place saint Jean, nous explique donc le passage de ce dernier évangéliste.

22. ENVOI

DES DOUZE DISCIPLES.

CE fut d'un bourg, ou d'une ville rapprochée de Nazareth, que Jésus envoya ses douze disciples prêcher l'Évangile ; et les trois premiers évangélistes sont en parfait

accord sur ce point. Sans doute cet accord n'aurait rien de remarquable si l'un des évangélistes avait dit : « Jésus était près de Nazareth lorsqu'il envoya ses douze disciples prêcher l'Évangile. » Et si les deux autres avaient répété la même phrase avec quelques variantes ; mais non , rien de semblable : cet accord des trois évangélistes résulte d'inductions multipliées , diverses ; en sorte qu'il est évident que ce rapport n'est produit, ni par la copie simple des évangélistes entre eux, ni par une combinaison préméditée. Ce n'est qu'en rapprochant diverses parties du récit qu'on parvient à découvrir dans quel lieu était alors Jésus, il faut pour ainsi dire que le lecteur le devine , et ce travail, répété sur les trois Évangiles par des voies différentes, conduit au même résultat.

Ouvrons d'abord l'Évangile de Luc. C'est au commencement du chap. ix que Jésus envoie ses disciples ; mais où est-il alors ? Au commencement du chapitre précédent, il est dit que Jésus va de ville en ville, de bourgade en bourgade ; et, en

lisant tout ce chapitre, on voit que la scène ne change pas jusqu'à l'envoi des disciples, chap. ix. v. 1; par conséquent Jésus est dans un de ces bourgs, quand il envoie ses apôtres; mais comme au milieu de ce même chapitre & on voit (vers. 19) venir, vers Jésus, sa mère et ses frères, on doit penser que la bourgade, où il se trouve maintenant, est près de Nazareth, où vivaient sa famille, ses frères et sa mère. Donc : 1° *D'après Luc, le fait se passe près de Nazareth.*

Voyons ce que dit Marc, L'envoi a lieu au chap. vi, vers. 7; mais dans quel lieu? Au vers. 1 du même chapitre, il est dit : *Que Jésus vint dans son pays*; et au v. 3, les habitans disent : *Celui-ci n'est-il pas charpentier, fils de Marie, frère de Jacques et de Joses, et de Jude et de Simon, et ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous?* Jésus est donc bien maintenant à Nazareth. Aux vers. 5 et 6 il part de là et parcourt les villages d'alentour, et aussitôt, au verset suivant, il envoie ses disciples prêcher l'Évangile. Donc : 2° *D'après*

Marc , le fait se passe près de Nazareth.

Enfin, voyons Mathieu, chap. x, v. 1 : Jésus envoie ses disciples. Quatre versets plus haut, il est dit qu'il allait dans toutes les villes et bourgades ; et remontant, verset par verset, jusqu'au premier de ce chapitre, on voit que Jésus était venu dans sa ville (1), ce qui désigne Nazareth. On peut donc affirmer que, *d'après Mathieu, le fait se passe près de Nazareth.*

23. LA PREMIÈRE

MULTIPLICATION DES PAINS.

JEAN, chap. vi, raconte la multiplication des cinq pains distribués aux cinq

(1) Si l'on prétendait que dans Mathieu ix, 1, sa ville désigne Capernaüm, le raisonnement serait.

mille personnes. Rassemblons les circonstances dont ce fait est accompagné d'après cet évangéliste. Verset 4 : *Jésus passa au-delà de la mer de Galilée, qui est aussi appelée la mer de Tibériade.* La scène est donc au-delà de la mer de Tibériade ; mais sur quel point précis ? Examinons. Du vers. 17 au vers. 21, il est dit : *Et étant entrés dans une barque, ils (les disciples) voulaient passer la mer pour aller à Capernaüm. Il faisait déjà obscur et Jésus n'était pas encore venu à eux ; et la mer élevait ses vagues par un grand vent qui soufflait ; mais quand ils eurent ramé vingt-cinq ou trente stades, ils virent Jésus qui marchait sur la mer et qui était près de la barque, et ils eurent peur ; mais il leur dit : C'est moi, n'ayez point de peur. Ils le reçurent dans la barque, et aussi-*

encore juste, parce que Capernaüm est assez rapproché de Nazareth pour qu'on puisse dire que les bourgades, situées entre ces deux villes, sont près de chacune d'elles.

*tôt la barque aborda au lieu où ils allaient. D'après ce récit, les disciples avaient fait vingt-cinq à trente stades, quand Jésus, marchant sur la mer, les atteignit, et comme aussitôt la barque aborde au lieu où ils allaient, cela revient à dire que du point du départ au point de l'arrivée, il y avait vingt-cinq à trente stades; mais le but vers lequel les apôtres tendaient étant Capernaïm (vers. 17.), il faut qu'ils soient partis d'un point sur le bord de la mer, éloigné de vingt-cinq à trente stades de Capernaïm. Or, partant de cette ville dans une direction au-delà de la mer, à cette distance on se trouve près de Bethsaïda. Donc, premier résultat : *La multiplication eut lieu près de Bethsaïda.**

Le vers. 16, placé immédiatement après le repas des cinq mille personnes, nous place *au soir*; il faut donc, second résultat : *Que le repas ait commencé un peu avant la fin du jour.*

Maintenant, ouvrons Luc. Chap. ix, il nous donne explicitement les deux con-

clusions auxquelles nous ne sommes arrivés, guidés par saint Jean, qu'après de longs détours. En effet, verset 10, il est dit : *Près de la ville de Bethsaïda*. C'était notre premier résultat; et le vers. 12, qui précède le repas, dit : *Le jour commençait à baisser*. Tel était aussi, d'après Jean, notre second résultat.

24. LE CORPS MORT

ET LES AIGLES.

MATHIEU, XXIV, 27 à 29 : *Car comme un éclair sort de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Occident, il en sera ainsi de l'avènement du Fils de l'homme; CAR. OU SERA LE CORPS MORT, LES AIGLES S'Y ASSEMBLERONT, et aussitôt après l'affliction de ces jours, le soleil s'obscurcira, etc.* Dans cette description que fait Jésus,

on ne comprend guère quel peut être le sens de ses mots : *Car, où sera le corps mort, les aigles s'y rassembleront* ; on ne voit pas non plus la liaison de cette phrase avec ce qui précède, ni avec ce qui suit. Il semble qu'ici l'évangéliste rapporte ce qu'il a entendu sans trop s'occuper du sens qu'on pourra y donner ; il semble qu'il omet quelque circonstance qui, rapportée, aurait éclairci le sens. En effet, si nous ouvrons l'Évangile de Luc, au ch. xvii, v. 36 et 37, nous lisons : *Et eux (les disciples) répondirent : Où sera-ce, Seigneur ? Et il leur dit : En quelque lieu que soit le corps mort, les aigles s'y assembleront*. Ici la phrase est plus claire et se lie très-bien avec la question des apôtres. Ceux-ci demandent où se passeront les prodiges que Jésus prédit ; Jésus leur répond que, de même que les aigles s'assemblent partout où ils trouvent un cadavre à dévorer, de même les prodiges dont il a parlé s'accompliront partout où il y sera donné lieu ; que partout où il y aura deux femmes qui moudront (v. 35),

l'une pourra être prise et l'autre laissée, etc. Ce récit, un peu obscur et incomplet de Mathieu, décèle le témoin oculaire qui raconte ce qu'il a vu et entendu, comme il l'a vu et entendu, qui omet quelque circonstance, mais qui n'invente pas : il y a donc là un indice de la réalité du fait rapporté.

25. LEVEZ-VOUS.

JEAN, XIV, 31 : Jésus interrompt ses instructions à ses apôtres par cette courte phrase : *Levez-vous, partons d'ici*. Si ce récit était de pure invention, comment supposer que son auteur aurait intercalé, au milieu d'un long discours religieux, une phrase aussi insignifiante : *Levez-vous, partons d'ici* ? Ensuite, remarquez que puisque Jésus dit à ses disciples : *Levez-vous*, cela suppose qu'ils étaient assis, ou

couchés. En effet, remontant deux chapitres plus haut (XIII, 12.), on lit : *Jésus s'étant remis à table, etc.*

26. LIEU

DE LA PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS.

Où eut-elle lieu ? Jean (VI, v. 1 et 17) le dit assez clairement : le miracle est raconté entre ces deux versets. Or, le premier dit : *Jésus passa au-delà de la mer de Galilée* ; l'autre verset dit : *Et étant entrés dans une barque, ils voulaient passer la mer pour aller à Capernaüm.* Donc la multiplication miraculeuse placée entre ces deux versets : *Eut lieu près du lac de Génésareth (1).*

(1) Le lecteur sait sans doute que mer de Galilée, lac de Génésareth, mer de Tibériade, sont

Voyons Mathieu. Ici ce qui précède et ce qui suit le récit de cette multiplication des pains, diffère de ce qui précède et de ce qui suit ce même récit dans saint Jean, circonstance qui éloigne déjà tout soupçon qu'un évangéliste ait copié l'autre dans ce passage. Ensuite Mathieu fixe le lieu par de tout autres détails ; voici comment. La multiplication des pains, chapitre XIV, est précédée du verset 13 et suivie du verset 22, qui tous deux parlent d'une nacelle sur laquelle Jésus est venu et sur laquelle il se rentourne ; on peut donc déjà conclure qu'il est près d'une rivière, d'un lac ou d'une mer : or, quelques lignes plus bas (verset 34), la nacelle aborde dans le pays de Génésareth ; c'est donc du lac de Génésareth qu'il est parlé ici. Mathieu, comme Jean, place donc cette multiplication près du lac de Génésareth.

Qu'on se rappelle qu'une recherche ana-

trois noms différents, d'une même masse d'eau, au centre de la Galilée.

logue, faite sur Jean et Luc, nous avait conduit à un résultat semblable à celui que nous découvrons, en comparant Jean et Mathieu, et l'on sera contraint de reconnaître que la vérité seule peut donner lieu à l'accord parfait de tant de combinaisons diverses.

27. NATHANAËL.

QUELLE était la patrie de Nathanaël ? Sa première rencontre avec Jésus est racontée depuis Jean, I, 43, à Jean, II, 1. Voici le commencement et la fin de ce passage : *Le lendemain, Jésus voulut s'en aller en GALILÉE, et il trouva Philippe et lui dit : Suis-moi ; or Philippe était de Bethsaïda, qui était aussi la ville d'André et de Pierre. Philippe rencontra NATHANAËL et lui dit, etc..... Trois*

jours après on faisait des nocés à *CANA* en Galilée, et la mère de Jésus y ét it, et Jésus fut aussi invité, etc. Le premier verset de ce passage, où Jésus rencontre Nathanaël pour la première fois, place Jésus en *Galilée*; le dernier verset le place à *Cana*: on peut donc penser que Nathanaël était *de Cana* en Galilée ou des environs. En effet, Jean, XXI, 2, il est dit en passant (dans une énumération des noms des apôtres présents à l'apparition de Jésus): *Nathanaël qui était de Cana en Galilée.*

28. LES FILS DE ZÉBÉDÉE

ET LEUR MÈRE.

NOUS lisons dans saint Marc, chap. x, vers. 35 et 37: *Alors Jacques et Jean, fils de Zébédée, vinrent à lui et lui*

dirent : Maître, nous voudrions que tu nous fisses ce que nous te demanderons. Et il leur répondit : Que voulez-vous que je vous fasse ? Ils lui dirent : Accorde-nous que nous soyons assis dans ta gloire, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche. Cette demande d'être assis dans la gloire de Jésus, en faveur des fils de Zébédée, est adressée à Jésus, d'après ce récit de Marc, par Jacques et Jean eux-mêmes, tandis que, d'après saint Mathieu, c'est leur mère qui fait cette prière pour eux. On pourrait donc voir là une légère contradiction ; mais qu'on lise attentivement le passage de Mathieu, xx, 20 et 21 : *Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui AVEC ses fils, et se prosterna pour lui demander quelque chose ; et elle lui dit : Ordonne que mes deux fils qui sont ICI soient assis l'un à ta droite, l'autre à ta gauche, dans ton royaume.* On voit, d'après ce passage qui fait faire la demande par la mère, que les deux fils étaient là présents. Dès lors il est naturel de penser que les fils et la mère

joignirent leurs instances ; seulement Matthieu donne quelques détails de plus, la présence de la mère, ses génuflexions, mais il n'y a pas de contradiction.



29. LES DEUX DERNIERS

RENIEMENTS DE PIERRE.

LES deux derniers reniements de Pierre n'eurent plus lieu, comme le premier, dans la cour, mais dans un intérieur ; et les récits des évangélistes que nous avons vas en parfait accord sur le lieu du premier reniement, sont encore en harmonie sur le lieu des deux derniers ; et pour bien se convaincre que cet accord n'a pas été prémédité, il suffira de lire ce qui suit.

Commençons par établir un fait nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre,

c'est que le second et le troisième reniements furent prononcés dans un même lieu. En effet, Mathieu, xxvi, 72, raconte le second reniement, et de suite, dans le verset suivant, il commence le récit du troisième en disant : *Ceux qui se trouvaient-LA*. Le mot LA ne peut se rapporter qu'au lieu indiqué immédiatement au-dessus, qui est celui du second reniement ; ainsi les conclusions que nous pourrons tirer, dans ce qui va suivre, sur le lieu de l'un ou de l'autre reniement, sera applicable à tous deux.

Etablissons maintenant le fait principal que les deux derniers reniements eurent lieu, non dans la cour, comme le premier, mais dans un intérieur.

Marc, après avoir dit au chap. xiv, vers. 66 : *Pierre était en bas dans la cour*, fait précéder le récit du second reniement de ces mots : *Et il passa au vestibule* (vers. 68.). Donc, d'après Marc : *Les deux derniers reniements eurent lieu, non dans la cour, comme le premier, mais dans un intérieur.*

Luc ne parle pas d'une manière aussi explicite, mais il nous conduit au même résultat. L'Évangile de Mathieu (XXVI, 69.), après avoir décrit le jugement de Jésus, dit : *Pierre était assis DEHORS dans la cour.* Ces paroles supposent que ce qui précède (le jugement de Jésus-Christ) ne se passait pas *dehors dans la cour*, mais dans la maison. Maintenant, Luc (XXII, 64.) dit, aussitôt après avoir rapporté le troisième reniement : *Le Seigneur, s'étant retourné, regarda Pierre; et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, etc.* Mais si le jugement de Jésus eut lieu dans la maison, et que Jésus ait pu regarder Pierre, à l'instant du troisième reniement, Pierre était donc alors dans la maison. Donc, d'après Luc : *Les deux derniers reniements eurent lieu, non dans la cour comme le premier, mais dans un intérieur.*

Jean, chap. XVIII, du v. 19 au v. 24, décrit le jugement de Jésus et ajoute aussitôt : *Pierre était LA.* Pierre était LA, c'est-à-dire au lieu du jugement, donc dans

l'intérieur ; et le reste du même verset parle du second reniement. Donc enfin , d'après Jean : *Les deux derniers reniements eurent lieu , non dans la cour comme le premier , mais dans un intérieur.*

Je demande maintenant , un tel accord a-t-il pu être prémédité ? un tel accord est-il dû au hasard ? Pour moi , je ne vois qu'une supposition vraisemblable , c'est qu'un tel accord résulte de la réalité de l'histoire et de la fidélité de ses écrivains.

30. LE SIÈGE JUDICAL.

Où était Pilate au moment où il livra Jésus pour être crucifié ? Mathieu le place sur son siège judical (xxvii, 19 et 26.) : *Et pendant qu'il (Pilate) était assis sur son siège judical , sa femme lui envoya dire : N'aie rien à faire avec cet homme*

de bien , car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui en songe à son sujet. Alors , etc... Et après avoir fait fouetter Jésus, il le leur livra pour être crucifié. Jean place Pilate dans le même lieu (XIX , 13 et 16.) : Il (Pilate) mena Jésus dehors et s'assit dans son siège judicial , etc..... Alors il le leur livra pour être crucifié.

Ce rapport serait assez insignifiant , si les récits des deux évangélistes avaient quelque ressemblance dans la manière dont ils déterminent le lieu ; mais , dans Matthieu , ce lieu n'est indiqué qu'en passant, à l'occasion de la femme de Pilate qui fait dire à son mari de ne pas se mêler de cette affaire ; tandis que dans saint Jean il n'est nullement question de cette femme, et c'est après une réponse de Jésus à Pilate qu'il est dit : *Il mena Jésus dehors et s'assit sur son siège judicial.* Ce qui rend encore cette coïncidence plus digne d'attention , c'est que depuis l'instant où Jésus est amené à Pilate , jusqu'au moment où Pilate le livre aux juifs pour être crucifié, le gouverneur romain change souvent

de place : Jean XVIII , 29 , il sort devant le prétoire ; v. 33 , il entre dans le prétoire ; v. 38 , il revient vers les juifs ; ch. suivant , v. 4 , il revient encore et amène Jésus ; v. 9 , il rentre dans le prétoire ; et enfin v. 13 , il revient s'asseoir sur son tribunal.

31. GUÉRISON DE L'AVEUGLE.

JEAN , VIII , 2 : *Et à la pointe du jour, il (Jésus) retourna au temple , et tout le peuple vint à lui ; et s'étant assis, il les enseignait.* Le fait que Jésus vint au temple et y enseigna tout le peuple, donne à croire que c'était un jour de sabbat.

Le discours que prononça alors Jésus ne finit qu'avec le ch. VIII , et ce chapitre est lié avec le suivant par ces mots : *Alors ils prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais Jésus se cacha et sortit du*

temple passant au milieu d'eux, et ainsi s'en alla. Comme il passait, il vit un homme aveugle dès sa naissance, etc. (Suit, là guérison de cet aveugle). C'est donc un jour de sabbat que dût avoir lieu cette guérison. Voyons si ceci s'accorde avec ce qui suit. Saint Jean raconte que cet aveugle fut conduit vers les pharisiens (qui ne cherchaient qu'un prétexte pour se saisir de Jésus et le condamner), et, sans doute pour mieux faire comprendre leur intention, il dit, en passant et entre parenthèses (v. 14.) : Or, c'était un jour de SABBAT que Jésus avait fait de la boue et qu'il lui avait ouvert les yeux. Je ne puis que répéter toujours la même question : un tel accord est-il prémédité? est-il dû au hasard?



32. CHRONOLOGIE.

Deux Evangiles présentent quelquefois les mêmes faits dans un ordre différent ; mais remarquez que quand on rencontre entre eux cette contradiction apparente , elle ne résulte pas d'une affirmation explicite des évangélistes , que les faits se soient succédés dans tel, ou tel ordre, mais simplement de l'ordre dans lequel les faits ont été recueillis et disposés par eux ; mais quand il y a accord entre leurs récits , cet accord résulte de la déclaration formelle , qu'indirecte , mais positive , que les faits ont eu lieu à telle époque , dans telle circonstance. Un auteur profane qui ferait l'histoire des philosophes les plus distingués de l'antiquité , ne serait pas accusé d'avoir fait un anachronisme pour avoir parlé de Platon avant d'avoir parlé de Socrate ; mais il le serait avec raison , s'il disait que le dernier était disciple du pre-

mier. Les faits sont quelquefois hors de leur place dans les Évangiles, mais alors il n'est pas dit, par les deux évangélistes, que ce déplacement soit l'ordre chronologique. Voici un exemple qui éclaircira notre pensée, et qui montrera la vérité de notre assertion.

Mathieu (XXVI, 2.), après avoir dit que la fête de Pâque était dans *deux* jours, raconte le repas de Jésus chez Simon, à Béthanie, repas que nous savons, par Jean (XII, 1.), avoir eu lieu *six* jours avant Pâque ; mais il n'y a rien dans Mathieu qui indique que ce récit soit là à sa place ; au contraire, en lisant avec attention, on verra qu'il n'est rapporté qu'accidentellement. En effet, le but de l'évangéliste est de retracer les démarches des principaux sacrificateurs et des scribes, pour faire mourir Jésus. Au v. 3, les juifs se rassemblent dans la salle de Caïphe ; ils tiennent conseil pour prendre Jésus par finesse. Judas, qui alors à Béthanie, assiste à ce souper de Simon, vient vers eux leur offrir de leur livrer son maître. Le récit du sou-

per n'est donc placé ici que comme une circonstance accidentelle, servant à fixer le lieu d'où part Judas pour se rendre auprès des juifs réunis en conseil. Cela est si vrai, qu'aussitôt après Mathieu poursuit son exposé des machinations des principaux sacrificateurs, pour faire mourir Jésus, exposé qui avait commencé au verset troisième de ce chapitre; il est donc évident que ce repas n'est raconté là que comme une circonstance liée à un fait du récit général, c'est-à-dire, au départ de Judas, de la maison de Simon le lépreux.

Cet exemple peut nous apprendre à ne pas nous hâter de prononcer qu'il y a une contradiction réelle dans telle opposition apparente, que nous pourrions rencontrer à l'avenir dans nos lectures de l'Évangile.



33. VOYAGE**DE LA MÈRE DES FILS DE ZÉBÉDÉE.**

MATHIEU, XXVII, 55 et 56 : *Il y avait là plusieurs femmes qui regardaient de loin et qui AVAIENT SUIVI JÉSUS DEPUIS LA GALILÉE, entre lesquelles étaient..... et LA MÈRE DES FILS DE ZÉBÉDÉE.* Or, ceci se passe à JÉRUSALEM ; la mère des fils de Zébédée avait donc suivi Jésus depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem. En effet, d'après le même évangéliste (ch. XIX, 1.) ; Jésus part de GALILÉE ; (chap. XX, 13 et 19.) , il se dirige sur JÉRUSALEM ; et le verset suivant , tandis que Jésus est en chemin (d'après le verset 17), nous voyons LA MÈRE DES FILS DE ZÉBÉDÉE auprès de lui. Il y a donc , entre ces divers passages, un accord parfait et qui ne porte pas la plus légère trace de préméditation.

34. LA GARDE.

QUAND les principaux sacrificateurs viennent demander à Pilate de faire garder le Sépulcre jusqu'au troisième jour, Pilate leur répond : *VOUS AVEZ LA GARDE, allez, et assurez-le comme vous l'entendez.* Cette allusion à la garde, que Pilate a mise à la disposition des juifs, pour le crucifiement de Jésus, est toute simple et toute naturelle, dès qu'on reconnaît que tous ces faits sont vrais ; mais supposez que cette histoire est de pure invention, et vous aurez peine à comprendre que l'écrivain ait eu assez de précaution et de présence d'esprit pour la préméditer.



35. NICODÈME.

QUELLE ville habitait Nicodème ? Le nom de ce pharisien reparait trois fois dans l'Évangile, et à des époques distantes au moins d'une année, et ces trois passages s'accordent à nous le présenter comme habitant Jérusalem; non que cela soit dit dans aucun d'eux, mais nous sommes conduits à le présumer par les inductions diverses que nous tirons des circonstances environnantes, dans chacun des trois récits.

Jean (II, 13 et 25.) nous présente Jésus à Jérusalem, et, dès le verset suivant, Nicodème vient trouver Jésus de nuit. Ce fait nous porte donc à croire qu'il habitait Jérusalem.

Jean, au chap. VI, vers. 4, place une seconde fête de Pâque; au chap. VII, v. 2, il nous transporte à la fête des Tabernacles; donc, au vers. 50, nous sommes à environ dix-huit mois de l'époque où Jésus

rencontra Nicodème pour la première fois ; or, dans ce chap. VII (vers. 10), Jésus monte à la fête ; (vers. 14) il monte au temple : Jésus est donc à Jérusalem. Maintenant (vers. 32), les pharisiens envoient des sergents pour le saisir ; (vers. 45) les sergents reviennent auprès des pharisiens réunis et se justifient de n'avoir pas arrêté Jésus, et enfin (vers. 50), au milieu de cette assemblée, Nicodème dit, etc. Puisque Nicodème se trouve ici au milieu du conseil des juifs, à Jérusalem, nous devons donc penser qu'il *habitait Jérusalem*.

Dix-huit mois plus tard, à la mort de Jésus-Christ, Jean (XIX, 38 et 39), à côté de Joseph d'Armathée, nous présente encore Nicodème apportant une composition de myrrhe et d'aloès pour embaumer le corps de Jésus, à Golgotha, c'est-à-dire, à quelques minutes de Jérusalem. Donc encore, *Nicodème habitait Jérusalem*.

36. TRÉSORERIE.

Au commencement du chapitre huitième de Jean , Jésus vient au temple ; il y discourt d'abord avec les pharisiens , ensuite avec le peuple ; son dernier entretien ne finit qu'au vers. 58 , et le verset suivant dit : *Sur cela , ils prirent DES PIERRES pour les lui jeter.* Si l'on rapproche ce passage du commencement du chapitre où il est dit que Jésus était dans le temple , l'on pourra être étonné que les juifs aient trouvé des pierres , à jeter à Jésus , dans cet édifice ; mais , après un examen plus attentif , on voit qu'il n'y a là rien de surprenant. En effet , plusieurs circonstances concourent à faire croire que la partie du temple , où se trouvait alors Jésus , était un lieu non fermé , un passage général.

1° D'après 1 Rois , VI et VII , les planchers des parties intérieures du temple , étaient de pierre , de bois , ou d'or ; et

comme , au vers. 6 , Jean nous dit que Jésus écrivait avec le doigt sur LA TERRE , il est déjà probable que Jésus était dans une des parties extérieures du temple.

2° Le verset 20 précise le lieu en disant que Jésus était dans la trésorerie ; et voici les renseignements qu'un critique nous fournit sur ce lieu : « La trésorerie de » Jean, VIII, 20, ne pouvait guère être un » lieu fermé , puisque c'était la place où » l'on avait mis treize tronc , afin de recevoir les aumônes : ainsi c'était un lieu » de passage général. On sait de plus que » ces treize troncs étaient dans la cour des » femmes , et il faut donc probablement » voir, dans cette trésorerie , un portique » ouvert. »

Ces diverses circonstances s'accordent donc à nous présenter le lieu où se trouvait Jésus , comme une partie extérieure du temple , comme un lieu non fermé ; dès lors il n'est pas étonnant que les juifs aient pu y ramasser des pierres.

37. LA MORT DE LAZARE.

L'ÉVANGILE selon saint Jean , à la fin du chap. x , nous dit que Jésus était au lieu où Jean avait commencé à baptiser ; or ce lieu , d'après le même Évangile (1, 28), était Béthabara (bourg éloigné de Béthanie d'environ une journée de marche). Aussitôt après, l'Évangile commence l'histoire de Lazare. Maintenant rapprochez , dans ce chapitre x , les trois passages suivants :

1° *Les sœurs de Lazare envoyèrent dire à Jésus : Seigneur , celui que tu aimes est malade (v. 9) ,*

2° *Jésus, ayant appris qu'il était malade , demeura encore deux jours au même lieu (v. 6.) ,*

3° *Jésus étant arrivé (à Béthanie) (v. 17.) ,*

et vous conclurez que depuis le départ du messager, envoyé par les sœurs de

Lazare vers Jésus, jusqu'à l'arrivée de Jésus à Béthanie, il dût s'écouler : 1^o une journée pour le voyage du messager, de Béthanie à Béthabara ; 2^o deux journées de retard que Jésus mit à son départ ; 3^o une journée pour le voyage de Jésus, de Béthabara à Béthanie, c'est-à-dire, en tout quatre journées. Maintenant il est évident que Lazare n'était pas mort quand le messager partit de Béthanie, puisque celui-ci va annoncer sa maladie à Jésus ; si donc Lazare est mort à l'arrivée de Jésus, il ne peut pas l'être depuis plus de QUATRE jours. C'est précisément le temps fixé par le verset 17 : *Jésus, étant arrivé, trouva qu'il y avait QUATRE jours qu'il était dans le sépulcre.* Si tous ces faits étaient de pure invention, il était très facile à un imposteur de se contredire, en fixant un laps de temps au-dessus de quatre jours.

CONTRADICTIONS

APPARENTES.

En lisant les écrits de nos quatre évangélistes avec l'intention d'y chercher des coïncidences fortuites, propres à établir leur véracité, nous avons quelquefois cru apercevoir, entre eux, des contradictions. Nous avons noté ces faits persuadés d'avance qu'en poursuivant nos lectures avec attention, nous trouverions, tôt ou tard, l'explication de quelques-unes de ces contradictions apparentes. Nous n'avons pas été trompé dans notre attente. Souvent, en relisant un passage d'un autre évangéliste, qui avait échappé à notre mémoire, quelquefois en ayant recours à l'étude attentive de l'original grec, nous avons découvert une nouvelle circonstance qui faisait disparaître la difficulté qui antérieurement nous avait arrêté. Comme d'autres pourraient, aussi bien que nous, avoir été

frappés de ces contradictions apparentes, et comme la transformation de ces oppositions prétendues, en accords réels, nous a paru singulièrement propre à inspirer de la confiance à la Véracité des Evangiles, nous avons pensé devoir donner ici d'abord les difficultés telles qu'elles se sont présentées à nos yeux, et ensuite la solution que nous croyons leur avoir découverte. Qu'on le remarque bien; ce ne sont pas ici des difficultés imaginaires qui nous aient frappé seul, et que nous ayons mises en avant, pour avoir ensuite le plaisir de les éclaircir, par une explication victorieuse. Non. Après avoir achevé ce travail, en lisant les thèses de M. Eschmann, sur *l'Origine des rapports et des différences qu'offrent entre eux nos trois premiers Evangiles*, nous avons retrouvé ces mêmes passages, indiqués comme présentant des contradictions apparentes, mais non encore expliquées.

38. DALMANUTHA

ET MAGDALA.

APRÈS avoir rapporté la seconde multiplication des pains, Mathieu (xv, 39.) dit : *Alors Jésus, ayant renvoyé le peuple, entra dans une barque, et il vint au territoire de MAGDALA.* Après avoir raconté le même miracle, Marc dit (viii, 10.) : *Aussitôt il entra dans une barque avec ses disciples et alla aux quartiers de DALMANUTHA.* Ces deux passages présentent une contradiction : le premier dit qu'après la multiplication, Jésus vint à Magdala, et le second dit qu'il se rendit à Dalmanutha ; or, l'une de ces contrées est sur le côté *occidental* du lac de Génésareth, et l'autre sur le côté *oriental* ; mais la contradiction n'est qu'apparente. C'est ce que prouvent :

D'abord, les deux versets en question mieux interprétés. En effet, Marc parlant

de l'embarcation de Jésus et de son voyage, emploie pour l'embarcation un participe (εμβὰς), et pour le voyage un prétérit (ἦλθεν); tournure grammaticale qui, en français comme en grec, indique deux actions successives tellement liées, que l'une est la préparation à l'accomplissement de l'autre, et qui n'admet pas la possibilité d'une action intermédiaire : εμβὰς εἰς τὸ πλοῖον ἦλθεν εἰς, signifie littéralement : *S'étant embarqué il vint à.....* Mais il n'en est pas ainsi de Mathieu, xv, 39 : *Alors Jésus entra dans une barque et il vint au territoire de Magdala.* Ici il y a, non un participe et un prétérit, mais deux prétérits : ἐνέβη εἰς τὸ πλοῖον, καὶ ἦλθεν εἰς....; littéralement : *Il s'embarqua et il vint à.....* Dès lors, la seule conséquence qu'on puisse tirer de la succession de ces deux prétérits, c'est que l'action indiquée par le second est postérieure à celle indiquée par le premier; mais ces deux actions peuvent être indépendantes, séparées par un certain intervalle de temps, par d'autres actions, voyages, etc. Et ainsi la

contradiction disparaît ; car le voyage de Dalmanutha , dont parle Marc , doit être intercalé entre l'embarcation qui suit la multiplication des pains et le voyage de Magdala , dont parle Mathieu. Cela est d'autant plus probable que tous ces lieux ne sont pas éloignés les uns des autres. Il n'est pas même nécessaire (qu'on l'observe bien) de supposer deux voyages différents : on peut dire que Jésus , se rendant à Magdala , cotoya quelques instants le bord du lac où eut lieu la multiplication miraculeuse qu'il venait d'accomplir ; qu'il toucha à Dalmanutha qui était , en effet , sur cette même rive ; et qu'enfin il continua sa route en traversant vers Magdala.

Mais voici une seconde preuve qui confirme notre explication.

Mathieu , entre la multiplication et l'arrivée à Magdala , ne parle que d'une seule embarcation de Jésus-Christ. Cela doit être , il supprime l'intermédiaire de Dalmanutha. Marc (VIII, 10 et 13.) parle de deux embarcations différentes. Cela doit être aussi , parcequ'il parle , et de celle

qui suit la multiplication des pains , pour Dalmanutha ; et de celle de Dalmanutha pour Magdala ; et par une heureuse rencontre , il se trouve que l'évangéliste, par le mot *παλίν* (une seconde fois), indique qu'il s'agit bien d'une *seconde* embarcation.

Où est la contradiction maintenant ? De tels rapports sont à mes yeux des preuves invincibles de la véracité des évangélistes.

39. SUITE.

DANS le numéro précédent, nous avons supposé que Dalmanutha et Magdala étaient sur les bords opposés du lac ; voyons si cette supposition s'accorde avec les faits. Dans le chap. VIII de Marc , au vers. 10 , Jésus est à Dalmanutha ; au vers. 13 , il passe à l'autre bord , et alors il dit à ses disciples de bien se garder du

levain des pharisiens. Les disciples ne comprennent pas sa pensée, et croient qu'il leur reproche de ne pas avoir pris, avec eux, des pains (sans doute leur pensée se porte sur les pains du repas des cinq mille hommes, car il en était resté sept pleines corbeilles) ; on peut donc conclure de là que les pains ont été oubliés sur les bords du lac qu'ils viennent de quitter ; or, ils quittent Dalmanutha : *Dalmanutha est donc sur le bord où le repas a eu lieu.*

D'après Mathieu (xv, 39.), Jésus est à Magdala, et cinq versets plus bas, il est dit : *Quand les disciples furent venus au rivage de delà, ils avaient oublié de prendre des pains, et Jésus leur dit, etc.* Ainsi les pains ont été oubliés sur le bord opposé à Magdala ; mais nous avons vu que Dalmanutha était sur le rivage où se fit le repas des cinq mille hommes ; donc Magdala et Dalmanutha sont sur les bords opposés du lac, ce qu'il fallait prouver.

40. LES AVEUGLES

DE JÉRICO.

VOICI les récits de trois évangélistes sur les mêmes faits :

MATHIEU, XX, 29. — 34 :

29. Et comme ils partaient de Jérico, une grande troupe le suivit.

30. Et voici deux aveugles qui étaient assis au bord du chemin ayant ouï que Jésus passait, crièrent en disant : Seigneur, fils de David, aye pitié de nous !

31. Et la troupe les reprit, afin qu'ils se tussent ; mais ils criaient encore plus fort : Seigneur, fils de David, aye pitié de nous !

32. Et Jésus s'arrêtant les appela et leur dit : Que voulez-vous que je vous fasse ?

33. Et ils lui dirent : Seigneur, que nos yeux soient ouverts.

34. Et Jésus , étant ému de compassion , toucha leurs yeux , et incontinent leurs yeux recouvèrent la vue ; et ils le suivirent.

MARC, X , 46. — 53 :

46. Puis ils arrivèrent à Jérico ; et comme il partait de Jérico avec ses disciples et une grande troupe , un aveugle appelé Bartimée , c'est-à-dire fils de Timée , était assis sur le chemin et mendiait .

47. Et ayant entendu que c'était Jésus le Nazarien , il se mit à crier et à dire : Jésus , fils de David , aie pitié de moi !

48. Et plusieurs le censuraient fortement , afin qu'il se tût ; mais il criait encore plus fort : Fils de David , aie pitié de moi !

49. Et Jésus s'étant arrêté , dit qu'on l'appelât ; on l'appela donc en lui disant : Prends courage , lève-toi ; il t'appelle .

50. Et jetant bas son manteau , il se leva , et s'en vint à Jésus .

51. Et Jésus , prenant la parole , lui dit : Que veux-tu que je te fasse ? Et l'aveu-

gle lui dit : Maître, que je recouvre la vue.

52. Et Jésus lui dit : Va, ta foi t'a sauvé.

53. Et sur-le-champ il recouvra la vue et il suivit Jésus par le chemin.

LUC, XVIII, 35. — 43 :

35. Or, il arriva, comme il approchait de Jéricho, qu'il y avait un aveugle assis près du chemin, et qui mendiait.

36. Et entendant la multitude qui passait, il demanda ce que c'était.

37. Et on lui dit que Jésus le Nazarien passait.

38. Alors il cria, disant : Jésus, fils de David, aie pitié de moi !

39. Et ceux qui allaient devant le reprenaient, afin qu'il se tut ; mais il criait beaucoup plus fort : Fils de David, aie pitié de moi !

40. Et Jésus, s'étant arrêté, commanda qu'on le lui amenât ; et quand il se fut approché, il l'interrogea.

41. Disant : Que veux-tu que je te fasse ? Il répondit : Seigneur, que je recouvre la vue.

42. Et Jésus lui dit : Recouvre la vue, ta foi t'a sauvé.

43. Et à l'instant il recouvra la vue, et il suivait Jésus glorifiant Dieu ; et tout le peuple voyant cela en loua Dieu.

On a cru voir, dans ces trois récits, deux contradictions :

1° Mathieu parle de *deux* aveugles, tandis que Marc et Luc ne parlent que *d'un seul*.

2° Mathieu et Marc placent le miracle *au départ* de Jéricho, et Luc à *l'arrivée* dans cette ville.

Voici l'explication qui lève ces deux difficultés : il y avait deux aveugles ; l'un fut guéri à l'arrivée à Jéricho, l'autre au départ de cette ville. La différence qu'il y a entre les détails donnés par Marc et par Luc, tend à confirmer cette supposition : 1° Marc dit que la guérison eut lieu à l'arrivée de Jésus à Jéricho, Luc dit à son départ ; 2° Marc cite le nom de l'aveugle, Luc n'en parle pas ; 3° Marc fait dire à

l'aveugle , par ceux qui entourent Jésus : prends courage , il t'appelle , Luc ne dit rien de semblable ; 4° Marc dit que l'aveugle jeta bas son manteau , Luc n'en parle pas ; enfin , 5° Luc dit que tout le peuple , voyant cela , en loua Dieu : Marc ne fait aucune mention de ce fait. Il faut l'avouer cependant, malgré ces différences , il reste encore entre les récits de ces deux évangélistes des rapports tels , qu'on pourrait être porté à croire qu'ils retracent le même fait ; mais voici quelques réflexions qui expliquent suffisamment cette ressemblance , dans les récits de deux fait distincts l'un de l'autre.

Les deux évangélistes disent que l'aveugle mendiait. Rien d'étonnant dans ce rapport , car ce ne sont pas les seuls aveugles *mendiant* , guéris par Jésus , dont parlent les Evangiles (voyez Jean , IX, 1 et 8.).

Les deux aveugles crient : Fils de David , aie pitié de moi ! On pourrait dire que dans la même position ils adressent la même demande ; mais il est encore plus

probable que cette phrase est plutôt celle des évangélistes que celle des aveugles ; car, dans d'autres circonstances analogues, les évangélistes l'emploient. En voici trois exemples : Mathieu, xv, 22 ; Mathieu, ix, 27 ; Luc, xvii, 12.

Dans les deux récits, Jésus dit : *Va, ta foi t'a sauvé* ; mais c'est la réponse qu'il fait ordinairement dans de semblables circonstances (voyez Math., ix, 22 ; Luc, vii, 50.). Ainsi, Marc et Luc ne se contredisent pas ; ils rapportent deux faits différents.

Reste Mathieu. Il dit : *Deux aveugles*. Jusque-là il est en parfait accord avec notre explication et avec les récits réunis de Marc et de Luc. Il ne reste plus qu'une petite difficulté, c'est que Mathieu semble présenter ces deux guérisons : 1° comme simultanées ; 2° comme toutes deux accomplies au départ de Jéricho ; mais qu'on relise le passage de Mathieu, et l'on verra que ce n'est là qu'une apparence. Rien n'empêche que deux faits divers, mais semblables, ne soient retracés dans un même

récit. Il n'y pas un seul détail dans tout ce qui se passe d'après Mathieu, qui exige qu'il y ait eu deux aveugles réunis pour l'accomplir. Tous deux demandent que Jésus ait pitié d'eux ; Jésus les appelle et leur demande ce qu'ils veulent ; ils répondent qu'ils désirent recouvrer la vue ; Jésus la leur rend ; et ils le suivent ; il n'y a rien là que chacun des deux aveugles n'ait pu faire seul. Si par exemple l'évangéliste avait dit : deux aveugles *se tenant par la main*, ou seulement deux aveugles *ensemble*, ce serait faire violence à son récit que de vouloir les séparer ; mais non, rien de semblable, et encore une fois il raconte dans un seul récit deux faits *divers*, mais *ressemblants*. Ce n'est pas dans ce passage seulement que Mathieu emploie cette manière brève de raconter ; au ch. XXVII, v. 44, il nous en offre un second exemple tout-à-fait analogue à celui qui nous occupe. Il dit : *Les brigands aussi qui étaient crucifiés avec lui, lui reprochaient la même chose ;* tandis que nous savons, par les autres évangélistes, qu'un

seul des deux brigands injurait Jésus et que l'autre le priait. Dira-t-on qu'il y a là contradiction ? N'est-il pas évident que l'un fait un récit plus rapide, omet des détails, et qu'ainsi il est moins exact ? Je vois même, dans cette absence de précaution pour éviter des contradictions qu'il eût été si facile d'éviter, une preuve de plus de la simplicité, de la candeur de l'écrivain. surtout quand je suppose que les derniers évangélistes ont connu les premiers.

Reste à expliquer comment Mathieu semble placer les guérisons, *toutes deux*, après le départ de Jéricho, tandis que l'une eut lieu à l'arrivée dans cette ville. Remarquez que Mathieu ne dit pas que le fait eut lieu après le départ, seulement c'est après le départ qu'il en place le récit ; rien ne lie les événements du départ de Jéricho et de la double guérison. Dès que Mathieu réunissait deux guérisons, faites à deux époques différentes, en un seul récit, il fallait bien nécessairement que ce **récit fût placé à l'époque de l'une des**

deux ; il ne pouvait l'être à l'époque de chacune. Remarquez encore que ce récit n'est pas placé par l'évangéliste à l'époque de la première guérison, à l'arrivée à Jéricho, ce qui serait un véritable anachronisme ; car la seconde guérison serait rapportée avant d'avoir eu lieu ; mais ce récit étant placé à l'époque de la seconde guérison, la même difficulté n'existe plus : c'est un récit retardé, mais non plus anticipé.

Enfin, observez que Mathieu donne peu de détails : son récit n'a guère plus de la moitié de l'étendue de chacun des deux autres. Cela doit être, car il ne donne, et ne *doit* donner, que les détails parfaitement *communs* aux deux événements. Observez que les récits de Marc et de Luc sont plus longs, et que, à côté des circonstances *communes*, ils donnent des circonstances accessoires, *différentes* chez les deux évangélistes. Cela doit être encore, puisque ce sont des faits différents.

41. LÉGION.

MATHIEU et Marc parlent tous deux de la guérison opérée par Jésus sur un démoniaque, dans le pays des Gadaréniens. Leurs récits ont une si parfaite ressemblance, qu'il n'est pas permis de penser qu'ils rapportent deux faits différents. Maintenant voici la difficulté: Mathieu dit qu'il y avait *deux* démoniaques, et Marc dit qu'il n'y en avait qu'*un*. Voici la solution que je présente, sans prétendre qu'elle soit certainement la vraie, mais comme ayant quelques degrés de probabilité.

On a dit que les démons, dont parle l'Évangile, comme entrant dans le corps des hommes, étaient de véritables démons. On a dit que ces démons n'étaient que des maladies attribuées à l'influence de Satan par les juifs ignorants. De ces deux opinions, quelle que soit celle du lecteur, notre explication est également bonne; il

nous suffit qu'on reconnaisse qu'aux yeux des juifs, de véritables démons habitaient le corps de ces hommes ; et que ce soit par accommodation aux idées des juifs, ou que ce soit parce que Satan exerçait réellement une influence sur ces personnes, toujours est-il vrai que Jésus et les évangélistes ont parlé comme si l'opinion des juifs était fondée.

Maintenant remarquez que, dans l'Évangile, quand un démoniaque parle, il le fait comme s'il était lui-même le démon qui est dans son corps. Dès lors, les juifs, l'évangéliste lui-même, devaient se conformer à cet usage, et quand ils rapportaient les paroles d'un démoniaque, les présenter comme celles du démon lui-même. C'est ce qui a lieu dans plusieurs passages. Voyez Luc, IV, 33 — 35: *Il y avait dans la synagogue un homme qui était possédé d'un démon impur ; cet homme (1) s'écria à haute voix, en*

(1) J'ai substitué le mot *homme* au mot *qui* pour

disant : Ah ! qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous détruire ? Je sais qui tu es, le Saint de Dieu. Et Jésus le censura fortement, en lui disant : Tais-toi, et sors de cet homme. Dans ce passage c'est l'homme qui parle et Jésus répond comme si c'était le démon. Conformément à cette manière de parler, les évangélistes, en rapportant les paroles et les actions du malade, disent indifféremment que ce sont les paroles et les actions de l'homme, ou du démon qui est en lui. Cette confusion de l'homme malade et du démon qui l'agite, est manifeste dans ce passage de Marc (III, 11.) : *LES ESPRITS IMMONDES, quand ils le voyaient, SE PROSTERNAIENT devant lui.*

Après ces réflexions préliminaires, on comprendra mieux ce qui suit.

Nous croyons que, dans le fait qui

éviter l'amphibologie qu'il y a en français, mais qui n'existe pas dans le grec.

nous occupe, il n'y avait réellement qu'un homme, mais que cet homme avait dans son corps plusieurs démons (ou maladies comme on voudra), et nous pensons que les deux évangélistes, Marc et Mathieu, sont en parfait accord entre eux sur ce point, malgré leur apparente opposition.

Ouvrons Luc, chap. VIII; il nous dit clairement qu'il y avait *un seul homme et plusieurs démons*. V. 27 : *Un homme qui était possédé DES démons*; et v. 30, quand Jésus demande son nom au démoniaque, celui-ci répond : *Légion; car plusieurs démons étaient entrés en lui*. Marc, à la même question de Jésus (ver. 9.), fait répondre par le démoniaque : *Je m'appelle légion, car nous sommes plusieurs*.

Maintenant, si Mathieu dit deux démoniaques, c'est qu'il substitue, selon la coutume de juifs, le démon au démoniaque; et comme ici il n'y a pas un seul démon, mais plusieurs, il substitue, non LE démon AU démoniaque, mais LES démons AU démoniaque; et il se trouve ainsi

parler au pluriel , comme s'il y avait plusieurs hommes. S'il y avait eu un seul démon , on n'aurait pas songé à trouver extraordinaire que Mathieu le substituât au malade ; et quand il y a plusieurs démons , pourquoi s'étonnerait-on qu'il substituât plusieurs démons au seul malade ? Le démoniaque , dont parle Marc , dit bien , lui seul : *Nous sommes plusieurs* ; pourquoi Mathieu , dans l'histoire du même démoniaque , ne parlerait-il pas comme s'ils étaient plusieurs ? Il ne ferait en cela que prendre le langage du démoniaque lui-même , qui devait être le langage de tout le peuple en parlant de ces malades , qui devait par conséquent être aussi le langage de l'évangéliste. Jésus , en s'adressant au démoniaque qui lui parlait , ne dit pas : J'ordonne au démon qui est en toi de sortir ; mais il lui dit : Démon , sors. De même Mathieu , en parlant aussi , pouvait bien ne pas dire : *Un homme possédé de deux démons* , mais *deux démoniaques* ; et il est si vrai que dans ce passage , en particulier , Mathieu

substitue *les démons aux démoniaques*, que dans son récit il alterne ces mots, v. 28, ce sont les démoniaques; v. 31, ce sont les démons.

Enfin, remarquez qu'après la guérison de ce malade, Marc (v. 15.) dit : *Celui qui avait eu la légion, assis et en bon sens, etc.* Mathieu, en se taisant sur cette dernière circonstance, s'il ne confirme pas notre explication, du moins il ne dit rien qui lui soit contraire.

42. MATHIEU.

Si nous connaissions bien le but spécial que chacun des évangélistes a eu en écrivant, nous verrions disparaître bien de petites difficultés que nous avons peine à expliquer, dans l'ignorance où nous sommes à cet égard. Cependant la lecture de l'Évangile elle-même peut faire pénétrer

jusqu'à un certain point le lecteur dans l'intention qui a dirigé l'écrivain. Ainsi, l'on a cru voir qu'un des buts de Mathieu était de faire reconnaître, en Jésus, le Messie promis au peuple juif, en s'attachant surtout à montrer l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament, dans ses actions et ses paroles. Voyez I, 22; II, 15, 17, 23; IV, 14; VIII, 17; XII, 17; XIII, 34; XXI, 4, 7; XXVI, 15; XXVII, 3, 9. Dès lors on doit s'attendre à trouver, dans Mathieu, plus d'abondance sur ce qui tendra à établir sa thèse et plus de rapidité dans tout le reste; ce qui ne marchera pas à son but, il n'en parlera qu'en passant, brièvement, dût-il en résulter quelques légères inexactitudes. C'est précisément ce que nous trouvons dans cet évangéliste. Il rapporte, en peu de mots, des faits auxquels Marc et Luc ont toujours de nombreux détails à ajouter; delà résultent quelques oppositions entre les récits. Mais voici une remarque qui nous prouvera encore mieux que ces oppositions naissent en effet de la manière d'écrire de

Mathieu. Ce n'est pas tour à tour **Mathieu**, **Marc** ou **Luc** qui emploient, dans ces cas, cette manière brève de s'exprimer, c'est toujours **Mathieu**. Si ces oppositions ne provenaient pas de la marche que l'écrivain s'était tracée d'avance, et si elles étaient de véritables contradictions, ne devrait-on pas s'attendre à ce que ce fût tantôt **Mathieu**, tantôt **Marc** ou **Luc**, qui abrégent le récit, et devint ainsi inexact? Cette réflexion s'applique aux citations suivantes, et en fait disparaître les petites difficultés qu'on y remarque au premier coup-d'œil.

1. Tandis que **Luc** nous dit qu'un des deux brigands injuriait **Jésus** et que l'autre le priaît, **Mathieu**, faisant l'énumération de tous ceux qui outrageaient **Jésus**, ajoute brièvement que les brigands, qui étaient crucifiés avec lui, lui faisaient les mêmes reproches (**Luc. XXIII, 39** et **40**; **Math. XXVI, 44.**).

2. Tandis que **Luc** a soin de nous dire que le centenier de **Capernaüm** n'alla pas lui-même vers **Jésus**, et de placer ses pa-

roles dans la bouche des amis qu'il envoie ; Mathieu abrège en faisant venir et parler le centenier lui-même ; il est si vrai que Mathieu a l'intention d'abrèger, que son récit n'a pas plus de la moitié de l'étendue de celui de Luc. Voyez Luc, VII, 2 — 8, et Math. VIII, 5 — 9.

3. On se rappelle que Mathieu réunit en un seul récit les guérisons des deux aveugles de Jéricho. Cette réflexion sur la manière abrégée dont Mathieu rapporte certains faits, pourrait sans doute expliquer d'autres passages que nous ne citons pas ici.



ECLAIRCISSEMENTS

SUR QUELQUES PASSAGES.

On a cité encore quelques difficultés qu'on a cru remarquer dans l'Évangile. Nous avouons que, si elles ne nous eussent pas été signalées, nous ne les aurions pas aperçues nous-même, et nous persistons à croire qu'elles n'ont rien de réel. Cependant, puisque d'autres ont cru les voir, il ne sera peut-être pas inutile d'en éclaircir ici quelques-unes.



43. L'ANESSE ET SON POULAIN.

ON a dit : « dans Mathieu (XXI, 1 et suivants), Jésus ordonne à ses disciples » d'aller au village voisin chercher *une ânesse attachée et son poulain avec elle* ; les disciples vont, trouvent *l'ânesse et son poulain*, placent dessus leurs vêtements et y font asseoir Jésus. » D'après Marc (XI, 1 — 10.), Jésus dit aux disciples qu'ils trouveront un ânon attaché sur lequel jamais homme ne s'est assis, et les disciples ne lui amènent en effet qu'un *ânon*. » Ceci n'est pas exact. Marc ne dit pas que les disciples n'amènèrent qu'un ânon, mais qu'ils amenèrent un ânon, ce qui est fort différent. Tout se réduit donc à ceci : Mathieu parle d'une ânesse et de son poulain, tandis que Marc ne parle que d'un ânon ; mais de ce qu'il ne parle pas de sa

mère , cela ne prouve pas qu'elle n'y était pas. L'écrivain omet une circonstance et voilà tout. On pourrait même donner un motif de cette différence entre les deux évangélistes. Marc, dont le seul but est de raconter l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem , ne parle que d'une monture , parce qu'une monture suffit à Jésus et à l'intelligence du récit ; mais Mathieu qui avant tout , comme nous l'avons vu , veut montrer les prophéties accomplies par Jésus , a le soin de parler et de l'ânesse et de son poulain , parce que tous deux sont mentionnés dans le prophète qu'il cite immédiatement après (Zacch. ix, 9.).



44. LE JOUR ET LA NUIT.

On a dit : « selon Marc (1, 35.), Jésus se retire dans un lieu désert, comme il était encore fort nuit ; selon Luc (IV, 42.), c'est dès qu'il fut jour. » Voici l'explication qu'on peut donner de cette légère opposition. Jésus s'étant levé sortit qu'il était encore fort nuit, et dès qu'il fut jour il se retira dans un lieu désert. Cette explication est justifiée par les deux passages mieux traduits. En effet, le texte grec du verset où il est dit : *Comme il était encore fort nuit*, indique deux actions bien distinctes : la première que Jésus s'étant levé sortit, la seconde que Jésus alla dans un lieu désert ; et c'est à la première de ces deux actions que se rapportent ces mots : *Comme il était encore fort nuit*. Dans Luc, au contraire, ces mots : *Dès qu'il fut jour*, se rapportent à la seconde action que Jésus alla dans

un lieu désert. Il y a si peu de contradictions entre ces deux passages, qu'on peut les mettre à la suite l'un de l'autre, et qu'alors le sens n'en est que plus clair; en voici la traduction fidèle : *Et le matin, comme il était encore fort nuit, s'étant levé il sortit; après être sorti, dès qu'il fut jour, il se retira dans un désert.*

Voici le texte grec : καὶ πρωτὶ ἔνυχον λιὰν ἀναστὰς ἐξῆλθε, γενομένης δὲ ἡμέρας ἐξελθὼν ἐπορεύθη εἰς ἐρηρον τόπον (Marc, I, 35, réuni à Luc, IV, 42).

45. LA FOULE

QUI SUIVIT JÉSUS.

ON a dit : « Mathieu (VIII, 1.) nous »
 » montre Jésus guérissant un lépreux *en*
 » descendant de la montagne ; Luc
 » (V, 12.) le fait guérir dans une des
 » villes. »

D'abord, Mathieu ne dit pas : *en descendant de la montagne* ; il dit : *quand il fut descendu* ; mais ce n'est pas sur cette différence de traduction que repose notre argumentation. Citons le passage dans son entier. Mathieu, VIII, 1 : *Quand il fut descendu de la montagne , une grande foule de peuple le suivit. Et voici un lépreux.....* Mais puisque le peuple avait suivi Jésus , lorsque arrive le lépreux , Jésus n'était donc déjà plus, alors, vers la montagne ; et comme il ne nous est pas dit *combien de temps* le peuple le suivit avant de rencontrer le lépreux , pourquoi ne serait-ce pas aussi bien quelques heures que quelques minutes ? rien n'empêche de penser qu'une ville se trouvait à quelques heures de la montagne : il n'y a donc **aucune contradiction ici, entre Luc et Mathieu.**

Il y a sans doute, dans les Evangiles, d'autres difficultés qui n'ont pas été en-

encore levées ; mais il ne me semble pas qu'elles puissent faire objection à la réalité de l'histoire, ni à l'exactitude des historiens. Lorsque nous avons découvert de si nombreuses coïncidences entre les quatre Evangiles, coïncidences qui évidemment n'ont pas pu être préméditées, lorsque nous avons vu des contradictions se transformer en accords parfaits, n'avons nous pas de fortes présomptions pour croire que les contradictions, non encore levées, ne sont que des contradictions apparentes, qui proviennent d'une circonstance omise par l'un des écrivains, ou d'une fausse interprétation du texte grec, ou de toute autre cause à nous inconnue et que le temps pourra mettre en lumière, comme il a mis en lumière celles de tant d'autres difficultés, regardées long-temps comme insolubles ? D'ailleurs, l'Evangile a été étudié avec assez de soin pour qu'on puisse affirmer que les difficultés qui restent sont peu nombreuses et peu importantes ; et ne dussent-elles jamais être éclaircies, elles ne diminue-

raient en rien la confiance que nous devons à des écrivains qui nous ont donné, par tout ce qui précède, tant de preuves de leur véracité.



6

(131)

de la part de la Commission de la Cour
de la Cour de la Cour de la Cour
de la Cour de la Cour de la Cour
de la Cour de la Cour de la Cour



CONCLUSION.

Si nous ne nous abusons pas sur la valeur des preuves que nous avons données de la Véracité des Evangiles, on peut tirer, de tout ce qui précède, de nombreuses et importantes conséquences. Nous en indiquerons quelques-unes sans les développer.

1° Les coïncidences que nous avons découvertes étant trop nombreuses pour être dues au hasard, et trop compliquées pour être l'œuvre de l'imposture, la première conséquence qui résulte de ce travail, c'est que l'histoire rapportée par nos quatre évangélistes n'est pas de pure in-

vention, mais qu'elle est (du moins dans sa partie non-miraculeuse) *réelle et vraie.*

2° Cette histoire (toujours dans la partie qui ne renferme que des faits naturels), non-seulement est vraie dans son ensemble, mais jusque *dans une grande partie de ses plus petits détails.*

3° Des deux conséquences précédentes, résulte une forte présomption en faveur de la vérité de l'histoire, dans ce qu'elle a de miraculeux. En effet, comme nous l'avons déjà observé dans notre introduction, comment concevoir que toutes les circonstances, qui ont environné un miracle, soient vraies, et que le miracle n'ait pas eu lieu? Comment, par exemple, serait-il vrai que Jésus se fût trouvé sur les bords du lac de Génésareth, au milieu de ses disciples et d'une grande foule de peuple, — à l'époque et à l'heure indiquée par les Evangiles, — qu'après le repas des cinq mille hommes il se fût embarqué précisément sur le bord désigné, — qu'il se fût dirigé sur telle contrée, — qu'il fût entré dans une barque, — que

ses disciples eussent réellement cru que leur maître leur reprochait de n'avoir pas apporté du pain, des sept corbeilles qui étaient restées (et nos n^{os} 23, 26, 38 et 39 tendent à prouver la réalité de tous ces faits) ; comment se pourrait-il, dis-je, que toutes ces circonstances fussent réelles et qu'en même temps la multiplication miraculeuse, vers laquelle elles aboutissent toutes, eût été ou imaginée par l'évangéliste, ou intercalée plus tard par un imposteur ? En un mot, comment tous les faits, intimement liés à ce miracle, seraient-ils vrais et le miracle faux ! Qu'on y réfléchisse ; si cette preuve n'a pas pour elle la certitude mathématique, elle a du moins une grande probabilité ; et j'affirme qu'il n'est aucun fait de l'histoire ancienne, ni de l'histoire moderne qui repose sur des bases plus solides. Plusieurs autres numéros fourniraient d'autres exemples à l'appui de cette troisième conséquence ; mais il serait trop long de les énumérer ici. Nous en avons cité un remarquable dans l'introduction.

4° La fidélité historique, qu'on retrouve jusque dans les plus petits détails des Evangiles, est une présomption en faveur de l'inspiration de leurs auteurs, car il est au-dessus des forces de la mémoire humaine de retracer des faits aussi nombreux avec autant d'exactitude.

5° Ceux qui ne jugeraient pas cette présomption, en faveur de l'inspiration, assez forte pour autoriser notre quatrième conséquence, ne pourront se refuser à voir au moins, dans cette exactitude des écrivains des Evangiles, une preuve évidente qu'ils ont été eux-mêmes témoins oculaires des faits qu'ils rapportent (1). De cette conséquence découlent les deux suivantes :

1^{re} Nos Evangiles sont bien l'œuvre des disciples de Jésus, en d'autres termes nos Evangiles sont authentiques.

(1) J'applique cette remarque à Marc aussi bien qu'à Mathieu et qu'à Jean, car cet évangéliste ne fut en quelque sorte que le secrétaire de Pierre, témoin oculaire lui-même.

Il^{ms} Mathieu et Jean ayant vu eux-mêmes les miracles de Jésus-Christ, n'ont pu être trompés par un récit mensonger ; ils n'ont pas pu non plus être les dupes d'une illusion, ces miracles étant nombreux et éclatants. Marc et Luc, étant eux-mêmes en parfait accord avec les premiers, ne méritent pas moins notre confiance.

6^o Enfin, des conséquences précédentes découle celle-ci qui les résume toutes et qui est la conclusion à laquelle nous avons tendu depuis la première page de cet ouvrage : *Le Christianisme, tel qu'il est dans l'Évangile, est l'œuvre de Dieu lui-même.* Sans doute s'il fallait que toutes les assertions que nous avons cherché à établir dans ce travail, fussent toutes *des vérités*, pour autoriser notre conclusion, nous pourrions craindre qu'on ne nous reprochât d'avoir donné quelquefois des probabilités pour des preuves ; mais il n'en est pas ainsi. Il suffit qu'une partie des rapprochements, que nous avons faits, soit inattaquable pour que nous soyons en

droit d'en conclure à la réalité et à la fidélité des faits qui les fournissent ; et de la réalité et de la fidélité de ces faits, résultent les mêmes conséquences que nous avons tirées de l'ensemble de cet ouvrage.

De toutes les preuves intrinsèques de la divinité du Christianisme, celle que nous avons développée est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la plus matérielle. Il en est une foule d'autres qui peuvent se tirer de diverses considérations morales. Si Dieu nous en donne le temps et les forces, nous pourrions nous en occuper un jour.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.	pag.	7
La pierre du Sépulcre.		17
L'oreille coupée.		20
Pierre, habitant de Galilée.		23
Les deux épées.		24
Le vinaigre.		25
Entrée triomphale de Jésus.		26
Le sycomore.		29
Première apparition de Jésus après sa ré- surrection.		30
Dans la maison.		35
La place de Judas.		38
Adresse des accusateurs de Jésus.		40
Jésus qui sert.		43
Premier reniement de Pierre.		44
Le prétoire.		46
Lieu du premier interrogatoire.		47
Lieu des outrages des soldats.		48
Patrie de Pierre.		51
La mère et les frères de Jésus.		52
Rencontre du jeune homme riche.		52
Marie.		55
Lazare.		56

Envoi des douze disciples.	57
La première multiplication des pains.	60
Le corps mort et les aigles.	63
Levez-vous.	65
Lieu de la 1 ^{re} multiplication des pains.	66
Nathanaël.	68
Les fils de Zébédée et leur mère.	69
Les deux derniers reniements de Pierre.	71
Le siège judicial.	74
Guérison de l'aveugle.	76
Chronologie.	78
Voyage de la mère des fils de Zébédée.	81
La garde.	82
Nicodème.	83
Trésorerie.	85
La mort de Lazare.	87
Contradictions apparentes.	89
Dalmanutha et Magdala.	91
Suite.	94
Les aveugles de Jéricho.	96
Légion.	105
Mathieu.	110
Eclaircissements sur quelques passages.	114
L'ânesse et son poulain.	115
Le jour et la nuit.	117
La foule qui suit Jésus.	118
Conclusion.	123